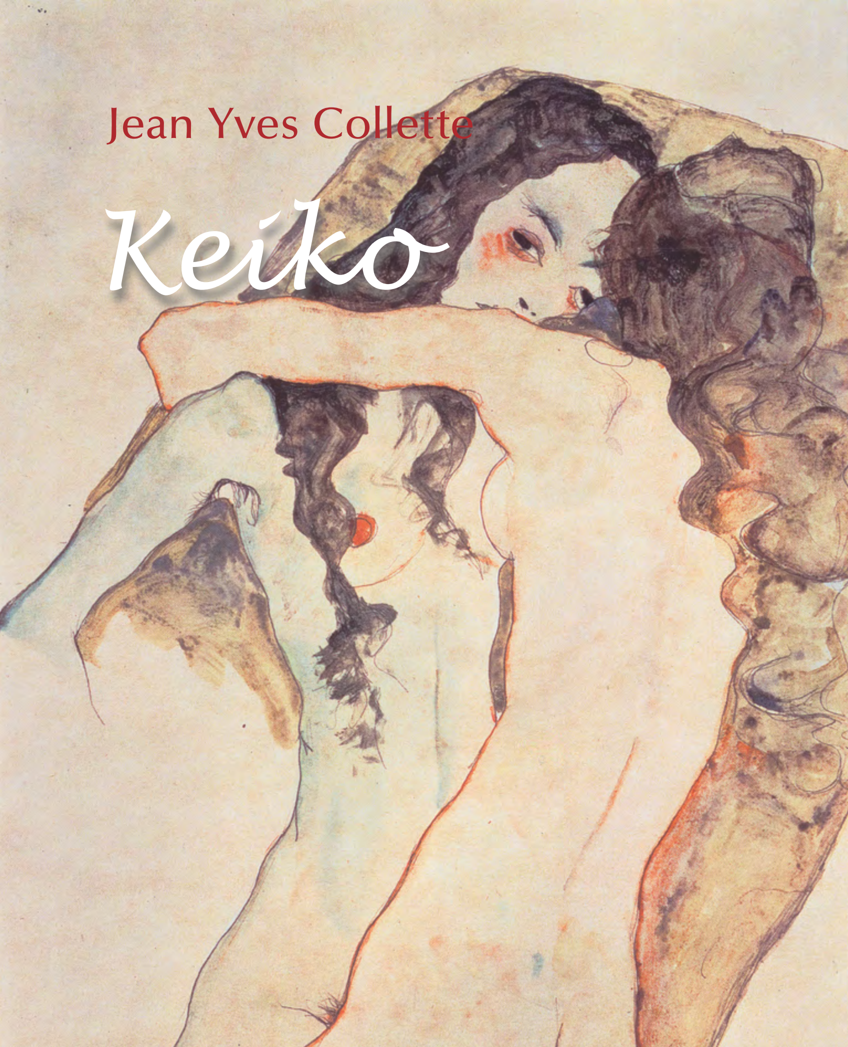
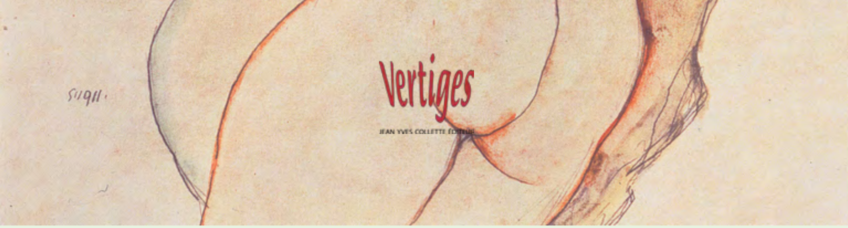


Jean Yves Collette

Keiko



Egon Schiele, *Zwei sich umarmende Frauen*, 1911.

I

Le professeur s'ennuie. De la naissance de l'écriture, à Gutenberg, à l'ordinateur et à la création automatisée de polices de caractères, il donne son cours à une classe d'étudiantes en arts graphiques. Il y a bien aussi quelques garçons perdus dans l'auditoire, mais ils sont submergés par la vitalité des filles. Elles ont entre dix-huit et vingt ans et elles respirent la vie en même temps qu'elles l'exhalent. Elles s'intéressent à tout, mais certaines semblent plus curieuses et plus délurées que d'autres. Leur professeur d'histoire les sent avides de connaître et de comprendre des choses bien au-delà du programme scolaire, ce qui n'est certes pas un défaut puisqu'il livre un cours de culture générale et qu'il ne répugne pas à déborder du cursus. Le cours n'étant pas obligatoire, seules y assistent les étudiantes que la question passionne.

Le professeur, Jean-Louis C. s'ennuie, car il n'a plus vingt ans ni même trente ans. La remarquable faune qui se présente devant lui, une fois par semaine, est constituée de personnes qui ne semblent agir que sur le mode de la séduction. Dans leurs questions ou dans leurs réponses à celles du professeur, dans leurs demandes de précisions après le cours, dans leurs travaux et exposés, elles suintent de l'envie de séduire. Elles minaudent, elles se déhanchent, elles se décollettent, elles font des moues à ce qui ne les met pas en valeur physiquement et dans leur expression. Elles se parfument, mais elles cachent la fraîcheur de leur teint en se maquillant trop ; elles portent des vêtements « déshabillés » inutilement clinquants. Elles cherchent à séduire avant tout, mais elles se déparent, se meurtrissent, se bariolent... Elles se font percer et tatouer comme sont percés le bétail et les volatiles qui doivent être répertoriés et suivis à la trace. Le procédé ne doit pas être satisfaisant ni efficace puisqu'elles persistent à se mutiler depuis le milieu de leur adolescence... Le professeur voudrait se laisser séduire par toutes ces gentilles filles, qui ne sont vraiment pas bêtes, qui sont même souvent brillantes, mais il est franchement repoussé par ces mutilations navrantes. Il déplore que le processus de personnalisation des individus prenne autant de temps à se réaliser et à débarrasser ses étudiantes de leur envie de s'affubler de ces clous disgracieux.

Donc, la plupart du temps, le professeur d'histoire, Jean-Louis C., s'ennuie... Quelquefois une déesse s'arrête à l'enseigne de Gutenberg et éclaire sa nuit d'encre ; alors, le professeur pâlit et sa belle assurance devient inutile. Ces jours-là, il s'assoit à son bureau, sur la tribune, et donne un cours magistral, contrairement à son habitude. La beauté, autant celle du corps que celle de l'esprit, et l'harmonie qui en découle, sont exceptionnelles ; la beauté est une qualité discrète qui, paradoxalement, éblouit. Le professeur ne s'ennuie plus, mais il est déstabilisé. Malgré son expérience et la neutralité qu'il s'est toujours efforcé d'afficher vis-à-vis de ses étudiantes, il ne réussit pas à détacher les yeux de la nouvelle arrivée. Elle a vingt ans, elle se nomme Keiko Y., et elle continue de s'habiller, à l'ancienne mode écolière, d'un chemisier blanc, d'une jupe courte, d'un veston ou d'un pull marine ; elle porte aussi, dans ses chaussures noires, par-dessus ses chaussettes normales, des *rûzu sokkusu,* ces grandes chaussettes blanches qui plissent et qui glissent sans cesse sur les chevilles.

Le professeur est sous le charme, il regarde sans cesse dans sa direction, il ne présente plus son cours que pour elle. Contrairement aux autres, elle ne fait aucun effort pour le séduire ; elle est timide, réservée, discrète ; elle parle doucement et pose des questions réfléchies. Elle ne se maquille pas, ce qui ne la retient pas d'être, comme l'aurore au pied du mont Fuji, la beauté qui subjugue, la séduction totale.

Le vendredi du troisième cours, après l'exposé du professeur, Keiko Y. se rend à son bureau pour obtenir des détails sur un point un peu obscur. Au-delà de l'explication, une conversation s'engage, dont le ton est chaleureux. Le professeur doit se concentrer pour tenir le fil de la conversation, car les yeux et la bouche de son étudiante l'envoûtent. Il la voit de très près pour la première fois. La peau de son cou invite aux caresses et aux baisers. Heureusement, la timidité de Keiko, qui l'incite sans cesse à baisser les yeux, permet aux paroles, au désir et aux sens de respecter les convenances. Tout de même, le sexe du professeur qui enfle dans son pantalon lui rappelle qu'il est éminemment un être de chair. Puisque Keiko en vient à des questions d'ordre pratique sur l'expression visuelle, le professeur lui propose de faire la connaissance de sa compagne, A. – qu'il surnomme Nana, en hommage à la chaude et froide Nana du romancier Zola – qui est graphiste, qui pourrait sûrement lui donner des tas de trucs et discuterait avec elle de ces questions de manière moins théorique qu'avec lui. Marché conclu ! Keiko viendra dîner le lendemain.

Samedi, dix-neuf heures. Le professeur Jean-Louis C. joue à la geisha : il accueille son étudiante Keiko Y. et la présente à Nana. Il leur propose un apéritif et leur suggère de se diriger vers le salon en attendant que le repas soit prêt. Il tend l'oreille pour s'assurer de l'ambiance musicale et il vérifie que l'éclairage prévu donne l'effet escompté. Il a préparé l'une de ses spécialités – le saumon fumé aux petits légumes, un plat à la fois doux et relevé. Il sert à table ; il remplit de saké les godets de terre cuite qu'il avait jadis rapportés du Japon. Pendant le repas, il relance la conversation si un silence trop long apparaît. Bref, il est partout, mais il laisse la place et le temps aux deux belles de se soûler de paroles et de saké.

Keiko semble à l'aise, mais demeure timide. Elle parle peu ; elle sourit ; elle dit « *haï, haï* » (oui, oui) à tout propos, accompagné d'un petit signe de tête caractéristique, pour montrer qu'elle suit bien le déroulement de la conversation. Tout d'un coup, sur une plaisanterie anodine, elle laisse enfin couler un rire cristallin, irrésistible, qui emporte le couple à rire avec elle, tous les trois à la limite du fou rire. La glace est brisée, le professeur remplit les verres une nouvelle fois. Justement, Nana, qui est sous le charme de Keiko depuis son arrivée, boit un peu trop vite. Keiko, par politesse, boit au même rythme que son hôtesse. L'alcool semble avoir diminué leurs inhibitions naturelles et, dans l'intimité de leurs paroles, elles en ont presque oublié la présence du professeur qui, il est vrai, les laisse seules chaque fois que son rôle le lui permet. De loin, il observe les paroles et les réactions, tout en demeurant prévenant. À la fin du repas, il s'éclipse vers la cuisine, tandis que les deux femmes continuent de parler et de boire.

Nana et Keiko quittent la table en titubant joyeusement. Pour s'aider à marcher droit, elles se tiennent tout à coup par la taille en se dirigeant vers le salon. Dans l'embrasure de la porte, tentant sans succès de passer à deux, elles s'arrêtent, se regardent, rient, se sourient ; elles sont étonnées des sensations nouvelles (leurs mains sur les hanches fébriles de l'autre) qui parcourent leurs corps et qui les entraînent ; face à face, elles deviennent tendres… elles deviennent chaudes… Leurs visages se rapprochent et Nana en est bouleversée, car elle tient maintenant dans ses bras la femme la plus séduisante que la terre ait portée. Son désir le plus fou va-t-il enfin se réaliser ? Leurs visages sont si près l'un de l'autre : leurs nez se touchent, leurs narines frémissent, leurs bouches s'effleurent, leurs lèvres s'entrouvrent… elles se rejoignent. Dans les bras l'une de l'autre, leurs mains se baladent. Tandis que Nana caresse le visage de Keiko, celle-ci exerce des pressions pour que leurs corps se rapprochent. Nana avance une jambe vers son amie ; Keiko presse son sexe sur la cuisse glissée entre les siennes. Des éclairs traversent le corps de Nana quand elle sent les mains de Keiko sous sa chemise, qui touchent sa peau, qui lui parcourent le dos pour la première fois. Les lèvres rose-pêche, pulpeuses et lustrées de Keiko effleurent les lèvres de Nana, pleines et affamées d'amour. Leurs yeux se ferment. Une langue aventureuse cherche, dans l’ouverture vis-à-vis, la langue de l’autre pour s’en faire une amie. Leurs bouches se rejoignent ; d’abord lent et sensuel, leur baiser devient long et sexuel ; leurs langues se chamaillent et débordent de leurs bouches ; les lèvres s’aspirent, se tiraillent, se mordillent ; une langue se cache, l’autre la cherche ; les lèvres se collent et, dans les bouches, dans le secret des salives, une passion se déchaîne. Les bouches se décèlent et laissent couler le jus de leurs ébats ; elles se lèchent mutuellement avec passion.

Comme des somnambules, elles parviennent dans le salon et se laissent tomber dans le canapé pour se reposer un peu avant de mieux reprendre leur tendre activité. Nana s’est installée à une extrémité du siège, profitant à la fois du dossier et de l’appuie-bras. Elle prend l’initiative et attire Keiko à elle et la renverse dans ses bras ; Keiko est étendue sur le dos dans les bras de Nana comme une poupée lascive qui s’offre sensuellement, qui se laisse bercer et longuement embrasser. Les mains brûlantes de Nana manifestent une grande fébrilité en effleurant le corps alangui de sa nouvelle amie. Nana n’ose pas encore caresser les seins, ni le ventre, ni le sexe de Keiko, mais elle ne pense qu’à dévorer celle qui s’offre ainsi à elle. Elle commence à détacher la chemise blanche et la soustrait à l’emprise de la jupe ; la jupe elle-même, courte, remonte et offre tout entière les belles cuisses ouvertes de Keiko, une jambe étendue sur le canapé, l’autre appuyée sur la moquette. Nana presse la tête de Keiko sur ses seins tandis qu’elle étend un bras vers le mont de Vénus de sa nouvelle amie. Depuis leurs premiers baisers, elle se retient de mettre une main entre les jambes de la belle étudiante et de saisir entre ses doigts avides la chair humide et sensible. Désormais, toute la concentration de Nana est au bout de ses doigts. Elle a relevé la jupe sans hésitation et fait apparaître la culotte blanche. Elle enveloppe le sexe entier de Keiko et le masse doucement. Comme elle s'y attendait, la culotte est mouillée et laisse filtrer un liquide tiède et gras. Nana et Keiko ont le souffle court et leurs émotions et leurs sensations sont à fleurs de peau. Depuis que Nana la caresse, Keiko s'est détendue ; son corps semble s'être abandonné aux mains concupiscentes de son aînée. Nana caresse les lèvres au travers du tissu et dessine leur forme ; elle pousse sa main plus loin et explore sommairement entre les fesses rondes de la jeune fille. Elle insère sa main dans la culotte et découvre la touffe de poils noirs, puis les grandes lèvres ouvertes qu'elle explore au bout de ses doigts, dont elle mémorise la forme, la texture, la chaleur… Nana pousse autoritairement deux doigts dans la vulve de Keiko ; elle les retire et les insère plusieurs fois tandis que celle-ci geint. Elle la presse sur elle et lui dit : « Profites-en, ma chérie. Je vais te faire du bien ! » Les doigts s'attardent maintenant autour du clitoris durci et gonflé qui semble énorme, gros comme un mamelon. Nana le masturbe du mieux qu'elle le peut, se fiant à son expérience personnelle et aux sons que sa poupée de chair laisse couler de sa bouche. Le sexe de Keiko est en eaux et Nana y plonge souvent ses doigts ; elle alterne les pénétrations et la caresse du beau clitoris. Désarticulé, le corps de Keiko se soulève ; sa bouche s'entrouvre ; elle tente plusieurs fois de s'humecter les lèvres, mais sa bouche est sèche ; elle donne des signes de sa jouissance proche ; plusieurs fois, elle tend ses muscles et les relâche, et elle couine comme une petite souris ; puis, elle respire très fort, elle crie, elle se presse sur les seins et le ventre de Nana, se blottit contre elle… La main de Nana reste où elle se trouve, mais ne bouge plus. Les jambes de Keiko se détendent, se laissent aller à des mouvements involontaires. Son corps ruisselle de sueur. L'étudiante fait le plein de tendresse, de douceur, de chaleur ; elle ouvre les yeux, sortant d'un rêve ; elle semble heureuse... En ouvrant les yeux, Keiko aperçoit, dans un fauteuil en face d'elles, son professeur d'histoire qui sourit.

Keiko tente de resserrer ses jambes, de se redresser, mais sa position dans les bras de Nana rend la chose difficile. Le professeur lui dit : « Non, non, ne bouge pas, tu es encore plus belle quand tes jambes sont ouvertes. » Elle n'est pas vraiment rassurée, mais... puisqu'il le dit. Le professeur se lève et s'approche du couple de femmes avant de s'agenouiller près d'elles sur la moquette. Il embrasse le visage de Nana et celui de Keiko pendant qu'il achève de déboutonner la chemise froissée de son étudiante ; elle se soulève un peu et il en profite pour dégrafer son soutien-gorge. Nana et le professeur, tous deux avides des beautés de son corps, la déshabillent. La peau soyeuse et mate de Keiko apparaît dans toute sa splendeur. Ses seins souples et fermes sont couronnés de gros mamelons durs qui étourdissent le regard de Nana. Son ventre plat, ses hanches aux rondeurs éminentes les envoûtent. Le professeur glisse un bras dans le dos de Keiko, la soulève et entreprend, de sa main libre, de retirer sa jupe. Il ôte ensuite la culotte, mouillée des sucs et des odeurs du plaisir de Keiko, et la presse sur son visage. À l'exception de ses chaussettes blanches à mi-jambe, Keiko est nue ; elle est d'autant plus nue que ses hôtes sont habillés. Le professeur suggère à Nana et à Keiko de se réinstaller confortablement. Nana ouvre ses jambes et son invitée reprend, en mieux, la pose qu'elle avait près d'elle, Keiko un peu plus haute, pour que leurs bouches se rejoignent sans effort, le corps de la poupée vivante se plaçant naturellement dans le creux que le corps de Nana a prévu pour lui. Nana laisse vagabonder ses mains sur les seins et le ventre de la belle, tandis qu'elle couvre son visage de petits baisers. Nana envie à Keiko ses mamelons qui durcissent et pointent, qui paraissent réagir aussitôt aux caresses, qui montrent le plaisir qu'ils ont à être touchés amoureusement. De ses grands yeux ouverts et remplis d'émotions, Keiko semble dire : « Prenez-moi encore ; prenez-moi et je serai souple ; prenez-moi et je me plierai à vos désirs ; plus vous me prendrez et plus je serai soumise... » Elle n'a pas prononcé ces mots, mais c'est l'état d'offrande de son corps qui les en a convaincus. Alors, les baisers de Nana deviennent plus insistants. Ses lèvres gourmandes s'attachent aux lèvres gonflées de Keiko, tandis que sa langue veut retrouver la langue musclée de son amie, désormais objet d'une incontrôlable passion.

Le professeur s'installe lui aussi le plus à l'aise possible entre les jambes de son étudiante. Il les soulève et les ouvre un peu plus pour admirer le découpage artistique de la touffe de poils couleur de jais qui orne la vulve de Keiko, tout en dégageant ses grandes lèvres qui l'invitent à s'y coller. Ses poils ne sont pas très abondants mais sont assez longs, formant une chevelure souple qu'il voudrait coiffer avec ses doigts ou lustrer avec sa langue pendant de longues minutes. En soulevant les jambes un peu plus haut, il profite d'une vue de premier ordre sur le petit trou serré qui se présente comme une fleur dans la chair dorée des fesses. Il approche son visage pour admirer la fente impériale aux lèvres gonflées par l'excitation. Si tous les sexes ont leurs qualités, celui de Keiko frôle la perfection par l'harmonie de ses formes et par la manière dont il s'offre. Le désir du professeur est immensurable et il se retient de ne pas plonger sa langue comme un sauvage dans les chairs palpitantes et mouillées. Le clitoris, qui roulait un peu plus tôt sous les doigts habiles de Nana, se trouve maintenant sous ses yeux, pulsant comme un petit cœur au sommet de la vulve, comme un phare luisant blanc-rose qui éclaire au milieu de la chair empourprée. L’organe, qui lui semblait dur, est souple sous sa langue ; il le presse et le contourne et constate sa douceur. Il est heureux d’observer que sa stimulation a, dès les premiers mouvements, un effet sur les sens de Keiko. Le professeur suce avidement le clitoris de son étudiante et constate que sa taille augmente encore un peu. Une ivresse particulière envahit le corps de cette dernière qui se love dans les bras de Nana. La graphiste est audacieuse et ses doigts effrontés s’insèrent dans la bouche entrouverte de Keiko et jouent avec sa langue ; ils massent les mamelons pour en obtenir des sensations ; sa main ouverte lisse le visage et la chevelure de la belle étrangère désarticulée dans ses bras. La langue patiente du professeur varie sa manière en pointant entre les lèvres, en les tirant avec sa bouche, en léchant de bas en haut le sexe de la beauté d’Orient ; il lèche consciencieusement, avec une passion raisonnée, le plus largement possible ; il cherche la perfection dans ses mouvements car, devant un corps si bellement abandonné, une responsabilité l’assaille. Il s’en voudrait de ne pas honorer la confiance que Keiko lui fait et il espère lui procurer des sensations hors de l’ordinaire. Il lèche amoureusement son sexe en récoltant les huiles odoriférantes qui s’écoulent de sa chair. Quand il retire sa langue, faisant une pause après plusieurs mouvements ascendants, il prend un grand plaisir à voir les lèvres gonflées et mobiles s’ouvrir et laisser couler encore et encore des gouttes translucides. Sa langue de désir insatiable pointée, pour aller au plus loin, il rejoint les petites lèvres et s’en délecte. Il revient au clitoris, suce le bonbon de chair, le délaisse pour mâchouiller les grandes lèvres de Keiko de ses propres lèvres. Le professeur est dans un état de frénésie calme ! Il n’a pas les mots qu’il faut pour dire les sensations qu’il éprouve ni pour exprimer le désir qu’il sait impossible à satisfaire. Il a l’impression – absurde – que s’il mariait sa bouche avec les nymphes de son étudiante, un événement ou un plaisir, une joie ou un sommet de jouissance pourrait être atteint.

Le plaisir de Keiko est arrivé lentement, annoncé par des sons et des effets de respiration qui ont duré longtemps, laissant croire qu’il n’éclaterait jamais, donnant à penser que le professeur ne savait pas comment s’y prendre avec l’étudiante japonaise. C’était oublier que la belle usait des qualités de son corps depuis plus d’une heure. Tant qu’elle frémissait dans les bras de Nana, tant que son sexe demeurait envahi par un mouillé exemplaire, Jean-Louis a consacré tout son savoir-faire à l’aboutissement du mémorable orgasme... qui, lorsqu’il est arrivé, a fait peur à Minette, la chatte placide de Nana, qui dormait à demi, dans un fauteuil.

Après la jouissance de Keiko, un juste silence s’installe. Tous les trois auraient pu s’endormir, le professeur appuyant sa tête ivre de sensations sur une cuisse de son étudiante, cherchant à identifier ou à nommer les parfums qui émanent du sexe encore palpitant. Il est le seul à garder les yeux ouverts, ne se rassasiant pas du paysage sexué toujours sous ses yeux. Il soupire plus qu’il ne respire.

Après un moment de calme destiné à laisser les battements des cœurs reprendre leur rythme normal, les trois se relèvent. Keiko nue est dans les bras du professeur ; Nana enveloppe le dos de Keiko ; ils lui font une bulle, une maison de chair et de sensations. Ils sont éberlués par l'expérience qu'ils viennent de vivre, dont le déroulement n'était pas prévu. Si Nana avait souvent parlé à son ami Jean-Louis de son goût pour les jeunes femmes japonaises et leur attirail d'écolières, ces paroles étaient demeurées des paroles. Maintenant, tous les trois se câlinent tendrement avant d'aider Keiko à remettre ses vêtements.

Le professeur la reconduit à la résidence universitaire. Il ne disent pas un mot de tout le trajet. Avant de se séparer, le professeur risque la suggestion suivante : « Nous pourrions vous accueillir de nouveau à la maison la semaine prochaine… et vous pourriez avoir avec Nana cette conversation professionnelle… » Keiko sourit, visiblement soulagée de la proposition. « *Haï* », répondit-elle sobrement, accompagnant sa réponse du signe de tête habituel.

De retour à leur appartement, Jean-Louis ne se sent pas très loquace. Il commence à se dévêtir dès qu'il a verrouillé la porte d'entrée. Il se dirige vers la chambre, semant ses vêtements en cours de route, comme le petit Poucet. Nana l'attend, nue dans une robe de chambre ouverte, lisant dans une pénombre étudiée.

Sans un mot, ils se rejoignent. La vulve de la graphiste est très mouillée et la queue du professeur est très « grosse ». Nana prend la verge dans sa main – elle durcit sur-le-champ – puis elle la place entre ses jambes. Jean-Louis pénètre le sexe de Nana, d'un seul élan doux, jusqu'au fond. Leurs corps sont soudés, bouches et sexes, et ils roulent dans leur lit. Puis, Nana arrête le mouvement, l'homme sous elle. Elle commence à bouger son bassin et se met à geindre presque aussitôt. Le plaisir de sa compagne achève Jean-Louis qui, de même, éjacule et jouit.

Au moment du petit-déjeuner, le lendemain matin, marqués d'émotivité par la rencontre délirante de la veille et étonnés de l'intensité du plaisir qu'ils en ont tiré, Nana et Jean-Louis, tous deux nus dans leur robe de chambre, poursuivent leurs ébats. Entre deux bouchées de tartines à la confiture, comme si elle ne pouvait pas se rassasier, Nana est venue s'installer à cheval sur une cuisse de son compagnon. Balançant doucement ses hanches, elle caresse son sexe envahi de désir. Une gorgée de café et elle tend la main pour attraper la verge de Jean-Louis qui bande subito. Elle force le professeur à se déplacer ; elle ouvre ses jambes, en passe une par-dessus celles de Jean-Louis et enserre ses cuisses ; sans plus attendre, elle attrape la queue et l'insère dans sa vulve affamée et brûlante, jusqu'au fond de son vagin. Contente d'être nourrie par le bel instrument, elle commence une série de pliés et de dépliés qui les enchantent tous les deux. C'est le moment que choisit le professeur pour annoncer à sa graphiste préférée que la belle Orientale a accepté de leur rendre visite de nouveau vendredi prochain. Il la ramènera à la maison après le cours... Nana semble enchantée ; après une brève seconde d'arrêt, elle reprend le rythme qui lui fait les effets qu'elle aime. Elle a des bouffées de chaleur et elle sent que son plaisir monte irrémédiablement. Le professeur, pince-sans-rire, ajoute qu'il ne forcera rien mais qu'il espère pouvoir jouir avec Keiko, en elle ou grâce à elle, pendant que Nana les regardera... Dans un souffle, Nana dit : « Répète, s'il te plaît, répète. » Jean-Louis reprend : « ... espère pouvoir jouir avec Keiko... pendant que tu nous regarderas... » Nana est folle de plaisir. Elle sort la verge de son sexe et tire un jet brûlant sur la queue et sur le ventre du professeur. Elle la remet en place et recommence son mouvement. Elle répète elle-même les mots qui l’enchantent : «… pendant que tu nous regarderas… tu nous regarderas » jusqu’à ce qu’elle geigne de plaisir et s’offre un orgasme atteignant huit à l’échelle de Richter.

II

Dans la voiture du professeur, en fin d’après-midi, Keiko tient une conversation toute professionnelle et discute avec lui d’un aspect de son exposé du jour. Elle ne laisse rien deviner de ses sentiments ou de ses émotions au sujet des événements de la semaine précédente. Dans son attitude ou dans ses paroles, elle demeure l’énigmatique Keiko au corps de déesse et la mystérieuse Keiko à la bouche cousue.

L’étudiante a délaissé son costume d’écolière pour une robe noire, sans manche, très ajustée… et elle transporte une mystérieuse petite valise. Arrivée à l’appartement de ses hôtes, après les civilités d’usage, elle leur annonce qu’elle s’est chargée du repas et qu’un traiteur apportera tout ce qu’il faut à dix-neuf heures. « Entre-temps, nous n’avons plus qu’à nous préparer », dit l’étudiante. « Nous préparer ? » demande Nana. Allons au salon, répond Keiko, agissant comme si elle était la maîtresse des lieux. Ils se dirigent tous les trois dans la grande salle où, il y a une semaine à peine, Keiko jouissait sous les doigts de Nana, puis sous la langue de Jean-Louis. Elle leur demande de s’asseoir sur le canapé tandis qu’elle se dirige vers le fauteuil qu’occupait le professeur. Elle y dépose sa valise et l’ouvre ; elle retire ses chaussures. Elle revient sur ses pas et se place devant eux, debout, à un mètre environ de leurs yeux. Mystérieuse, elle déclare sobrement : « Je veux vous faire un cadeau. S’il vous plaît, regardez-moi, mais surtout ne vous approchez pas de moi et ne me touchez pas, s’il vous plaît », répète-t-elle.

Keiko ferme les yeux et prend une grande respiration ; pendant quelques secondes elle se concentre ; elle secoue doucement ses bras qui pendent le long de son corps, puis elle s’immobilise encore quelques secondes. Elle lève ses bras pour défaire ses cheveux et laisse tomber sur la moquette la bande qui les retenait. Elle joue dans sa chevelure et en ramène une partie vers son visage. Ses mains caressent son corps : elles réchauffent ses bras nus, au travers du tissu, elles massent ses seins, elles dessinent ses hanches, elles tâtent ses fesses. Ses mains caressent son visage comme s’il s’agissait du visage de quelqu’un d’autre qu’elle serait en train d’aimer. Elle relève un peu sa robe en se tortillant : elle montre un peu de ses cuisses. L’étudiante caresse son ventre en faisant des ronds ; les ronds s’agrandissent et une main rejoint son pubis tandis que l’autre retrouve ses seins : ses mains exercent des pressions, mais elles ne s’attardent pas. La robe de Keiko n’a pas de fermeture Éclair dans le dos, mais une sorte de glissière presque invisible sur le devant, qui n’apparaît que quand elle commence à l’abaisser. Elle la descend jusqu’à son mont de Vénus, montrant la bordure de sa culotte. Elle fait tomber les épaules de sa robe et le tissu s’arrête sur ses hanches. La belle effeuilleuse dégrafe son soutien-gorge et soupire en prenant ses seins à pleines mains et en les cajolant. Enfin, elle ouvre les yeux quelques secondes pendant qu’elle se défait complètement de son sous-vêtement. Elle regarde ses hôtes qui la regardent, la bouche ouverte. Ils sont collés l’un à l’autre et elle devine qu'ils sont fébriles et moites. Une main de Nana est entre les cuisses de Jean-Louis, mais elle est immobile. Elle referme les yeux. Elle caresse ses seins amoureusement ; ses mamelons sont gros et durcis et elle les montre comme des bijoux, calés dans ses paumes. Keiko délaisse ses seins pour son ventre et ses hanches ; elle fait tomber le reste de sa robe et la repousse du pied. La forme de sa culotte blanche n'est pas très érotique, mais les gestes de la femme le sont. Elle joue à montrer et à cacher ce qui est caché et qu'elle veut montrer. Elle tire sur les bords élastiques, les soulève ; elle tend le tissu pour qu'il prenne la forme de sa vulve, elle l'étire à en faire craquer les coutures avant de l'enlever. Culotte à la main, elle se penche et éponge son sexe humide avant de la porter à son visage pour la respirer. Keiko se retient très fort de ne pas ouvrir les yeux quand elle entend Nana gémir, mais elle fait savoir qu'elle l'a entendue en lui lançant délicatement le morceau de tissu imprégné de son odeur. Les mains de l'étudiante considèrent les contours de son sexe. Ses doigts peignent ses poils et dégagent ses grandes lèvres pour que ses hôtes les voient bien. Elle s'assoit sur le sol, écarte ses cuisses quelques secondes ; elle roule sur elle-même, elle se met à genoux et leur présente ses fesses ; elle les soupèse, les câline, les ouvre un peu, puis les presse ; elle écarte les genoux, appuie sa tête en avant sur le sol et, avec ses deux mains, écarte ses fesses de manière à leur faire voir son sexe sous un autre angle, et son anus, au milieu, qui a l'occasion de prendre l'air. Elle se relève lentement, pour ne pas se trouver étourdie. Elle se remet debout, dans sa position initiale ; elle salue, comme au théâtre, puis elle ouvre les yeux. Ses hôtes sont estomaqués et silencieux non seulement à cause de la démonstration qu'ils viennent d'admirer, mais aussi parce qu'ils n'arrivent pas à deviner les intentions sinon les projets de l'étudiante. Ils n'en sont pas mécontents, mais ils en sont complètement étonnés.

Après son salut, Keiko leur sourit puis sautille à reculons vers sa valise, en tire un *yukata,* un kimono léger avec des motifs floraux indigo, et s'en revêt en un clin d'œil. Elle revient vers Nana et Jean-Louis et, maîtresse d'elle-même devant ceux qui sont encore sous le choc, elle dit, en s'adressant surtout à Nana : « Il n'est pas nécessaire de parler ; c'est à votre tour, maintenant ! » Nana n'en revient pas. Elle dit « non » de la tête. Keiko voit bien qu'elle est au bord de la panique. Elle lui tend la main et l'aide à s'extirper du canapé. Elle la prend dans ses bras, l'embrasse, la caresse... Elle lui dit à l'oreille, osant le tout pour le tout : « Montrez-moi à quel point vous m'aimez. » Ensuite, elle ajoute à haute voix : « Allez, il ne faut pas y penser, il faut le faire... laisser parler ses sens jusqu'à leur extrémité. » Keiko laisse Nana pour rejoindre le professeur et se serrer contre lui. Elle place une main à l'endroit même où se trouvait la main de Nana, sur le sexe de Jean-Louis. C'est la première fois qu'elle touche à sa queue. Elle veut absolument se souvenir de ce moment. Elle regarde Jean-Louis et elle se dit à elle-même : « Je tiens la verge bandée de mon professeur d'histoire dans ma main... » Seule sa discipline personnelle – et la politesse – l'empêche d'extraire le sexe du pantalon au moment où Nana va à son tour exposer son corps d'amoureuse.

Nana ne savait pas comment la soirée allait se dérouler, mais elle n'aurait certainement pas imaginé pareille mise en scène. Elle comprend que Keiko a voulu combattre sa timidité naturelle ; elle a voulu que ses hôtes voient qu'elle ne correspondait pas au stéréotype de la femme japonaise « trop » soumise. Nana, pour sa part, après la rencontre de la semaine dernière, s'était vue comme un sujet convoité, qui serait l'objet de délicieuses attentions et de plaisirs sensuels et sexuels forts. Elle avait envie d'orgasmes, de jouissance, de cris ; elle avait vraiment envie d'être prise. Au cours de la semaine qui venait de s'écouler, quand elle pensait au déroulement de la soirée à venir, elle s'entendait, rêvant à demi, provoquer Keiko et Jean-Louis en leur lançant : « Je me laisserai faire et vous m’utiliserez de toutes les manières sensuelles que vous le voudrez. » Elle voulait jouir en abondance et se disait qu’elle était, pour cela, prête à tout, mais elle ne se rendait pas compte des portes que sa phrase ouvrait à ceux à qui elle la destinait. Quoi qu’il en soit, elle n’eut pas l’occasion de la dire.

Comme toujours, lorsqu’elle pense que les événements risquent d’être excitants, Nana ne porte pas de culotte ni de soutien-gorge et son chemisier est outrageusement déboutonné. Les yeux ouverts, elle ne se concentre pas et c’est sans conviction qu’elle imite les gestes de Keiko en se touchant un peu partout. Son chemisier qui bâille lui donne accès à ses mamelons qu’elle semble prendre plaisir à manipuler, puis à montrer. Sa jupe tombe rapidement et la laisse un peu pantoise. Son sexe est aussi nu que le reste de son corps ; ses grandes lèvres gonflées s’ouvrent toutes seules. Nana insère des doigts dans sa chair humide : elle sait maintenant ce qu’elle doit faire ; son corps le lui dicte. Elle s’étend sur le dos et, ce faisant, elle se rapproche de Keiko et de Jean-Louis, pour leur en mettre plein la vue. Elle ouvre ses cuisses tant qu’elle le peut et commence à se masturber doucement. Désormais, ses yeux sont clos et, à la voir si exposée et désirable, ils comprennent qu’elle tire tous les plaisirs possibles de son bel organe. Keiko s’assoit au bord du canapé pour bien regarder le sexe quasi imberbe de Nana. Elle est fascinée par ses formes inédites. Elle regarde le professeur ; elle regarde le sexe de Nana, comme s’il y avait un lien ! Nana regroupe des doigts et pousse un phallus improvisé vers les profondeurs de son vagin. Elle manipule son clitoris, elle en fait le tour, elle le caresse, surtout à sa base, par en dessous, où les sensations sont les plus terribles, à la limite de la douleur. Nana mouille abondamment, il en a toujours été ainsi ; à certains moments, quand elle fouille son sexe, les spectateurs entendent des flocs-flocs qui accompagnent les halètements soyeux coulant de sa bouche. Nana est constante dans ses mouvements ; elle ne se fatigue pas, elle varie ses gestes. Elle geint à un rythme plus rapide. Cuisses toujours largement ouvertes, elle se met sur le côté ; pendant qu'elle fait sans relâche vibrer son clitoris, l'autre main, par-derrière, chatouille son anus. En une seconde, elle mouille ses doigts d'une abondante salive et humecte son petit trou. Son index est maintenant en entier dans son cul et elle halète rapidement. Tout dépend de son clitoris ; elle ne s'occupe plus que de lui. Arrive le moment où retarder sa jouissance devient impossible. Son index fait des allers et retours dans son anus luisant et elle presse son autre main, devant, entre ses grandes lèvres... Elle serre et desserre violemment les cuisses, elle crie, elle donne des coups dans le vide, elle souffre et elle jouit ; elle tremble sur le sol, elle a des mouvements désordonnés, quasi épileptiques.

Keiko, de face, et Jean-Louis, de dos, rejoignent Nana qui est restée étendue sur la moquette. Ils se pressent contre elle, ils la gardent au chaud. Un bras de Jean-Louis sert d'oreiller à la tête de sa compagne. Keiko voit les yeux de Nana pleins d'eau. Il semble qu'aller « à l'extrémité de ses sens » fatigue énormément. Bientôt, ils se relèveront et l'étudiante prendra un autre *yukata* dans sa petite valise et elle aidera Nana à s'en vêtir. Keiko, qui était demeurée pieds nus, sort aussi deux paires de *shitôzu,* une sorte de chaussette qui se noue par un ruban au niveau des chevilles, une paire pour Nana, l'autre pour elle. La compagne de Jean-Louis semble revenue à des sentiments plus souples. Elle tient la main de Keiko et cherche à l'entraîner dans des caresses et des baisers... auxquels Keiko résiste, car elle a en tête le dépouillement du professeur.

C’est au tour de Jean-Louis de montrer ses attributs. Comment procédera-t-il ? Les professeurs d’histoire n’ont pas l’habitude d’aguicher les femmes en se déshabillant de manière provocante. Les hommes ont rarement une propension dans ce domaine. Keiko pense pourtant que le professeur à des dispositions naturelles, à cause de sa sensibilité et de sa délicatesse. Nana et Keiko ont pris place dans le canapé ; elles se sont blotties l’une contre l’autre, séparées seulement par le tissu fin de leurs *yukatas.* Se prenant au jeu, c’est une Nana exubérante qui lance, à l’adresse de son compagnon intimidé : « Allez, monsieur, montrez-nous vos qualités ! »

Jean-Louis sera-t-il cabotin ou sérieux ? Comme il veut plaire à Keiko, il décide sans délai de tenter de jouer le jeu de son étudiante. À l’évidence, il sera maladroit dans sa prestation. Il se demande comment « elles » font… quoique ce ne soit pas le moment de se poser des questions. Méthodique, il détache d’abord son pantalon puisque celui-ci est par-dessus son pull noir. Détaché, son vêtement tombe tout seul ; il n’a évidemment pas songé à le retenir. Il doit s’en dégager tout de suite pour éviter d’être risible. Le pauvre homme est désemparé ; il aimerait mieux ne pas voir où il se trouve ni voir les deux têtes rieuses devant lui. Pendant qu’il enlève son pull à col roulé, il songe à ne pas compléter son geste et à s’enrouler le vêtement autour de la tête. Devenu anonyme, il se sent plus à l’aise ; il se concentre sur les actions qu’il va entreprendre. Il va peut-être montrer des aspects de lui qu’il ne se savait pas capable de montrer. Il ne lui reste que ses chaussettes et son caleçon et il sait qu’un homme nu en chaussettes est ridicule avant d’être excitant. Jean-Louis s’empresse donc, sans aucun effet, d’enlever ces dernières pièces de vêtement. L’effeuillage du professeur est raté. Que va-t-il faire ? Que va-t-il se passer ?

Complices dans le plaisir, les deux femmes attendent, les yeux grand ouverts, surtout Keiko. Depuis la première fois où elle a vu le professeur, elle s’est imaginée dans ses bras. Dans sa chambre d’étudiante, elle s’est masturbée en pensant à lui. Un peu plus tôt, elle a tenu sa verge gonflée au travers de son pantalon. Maintenant, ses yeux se gavent de la forme oblongue.

C’est pour le professeur que Keiko a inventé le scénario du jour, qu’elle a montré son corps sous tous ses angles, qu’elle a engagé un traiteur pour qu’il ne passe pas la soirée dans la cuisine… Les circonstances ayant un peu orienté ses plans, elle a choisi aussi de plaire à son professeur en plaisant à l’amie de celui-ci. Elle ne dédaigne pas la jouissance des femmes entre elles, bien au contraire (dès le collège, elle a eu une amie intime), mais… tout de même… enfin ! Quoi !

Après quelques secondes d’attente, le corps « sans tête » du professeur commence à s’animer. Les bras et les mains surtout, entraînés par un mouvement des épaules, caressent les flancs. Pliant un peu les genoux, les mains se promènent sur les cuisses, à l’extérieur et à l’intérieur, passent autour du sexe mais n’y touchent pas. Jean-Louis se redresse, les mains dans le dos, à la hauteur des hanches, puis à la hauteur des fesses qu’il masse longuement. Cette posture met sa verge en évidence en poussant son bassin vers l’avant. À demi raide et gonflée de sang, la queue se transforme sous des yeux intéressés ; elle semble animée de petits mouvements involontaires ; elle semble en train de bander très dur, mais elle n’y est pas encore. Le professeur déplace ses mains sur son ventre, sur sa poitrine, croise ses bras sur son torse et se serre en frissonnant légèrement. C'est dans la tête de Jean-Louis que son sexe s'érige, mais les deux paires d'yeux qui suivent l'évolution de l'événement ne voient pas la tête de l'homme. Les femmes ne voient plus que la queue, maintenant complètement bandée, stimulée, offerte, qui laisse couler, à son méat, un doux liquide translucide qu'elles se retiennent d'aller goûter tant que le professeur ne leur signalera pas que sa présentation est terminée. Il lève lentement les bras et commence à détortiller le pull qui lui a gardé la tête au chaud depuis le début. Nana et Keiko n'attendaient que ce signal ; elles se placent de part et d'autre du gland et le lèchent avec appétit. Tandis que leurs langues gourmandes se promènent, la main de Nana presse la hampe en longueur pour qu'elle exprime plus de petit jus salé. C'est à cet instant qu'ils entendent résonner le carillon de la porte d'entrée. *Fellatio interruptus !* Tandis que Nana aide Jean-Louis à revêtir à son tour le *yukata* (à motifs géométriques, pour les hommes) que Keiko a apporté pour lui, cette dernière, fermant la porte du salon derrière elle, ajustant son vêtement, ouvre au traiteur et lui indique où déposer ses effets. Le traiteur repart.

Quand Keiko revient dans le salon, elle aperçoit Nana et Jean-Louis dans un baiser délirant. Ils ne s'embrassent pas, en fait, ils sont dans une dévoration mutuelle, comme s'ils cherchaient à rentrer dans l'autre par la bouche ! Keiko a un pincement au cœur ; elle attend depuis si longtemps d'être à la place de Nana... Elle fait des « hum ! » et des « hum ! hum ! » qui ne suffisent pas à les séparer et certes pas à leur faire remarquer son désarroi. Elle s'approche d'eux, les entoure de ses bras et met sa bouche à la hauteur des leurs. Alors elle peut jouer avec eux, elle peut baiser le baiser qu'ils se donnent, elle peut être dans le baiser du professeur et dans le baiser de Nana. Pendant que leurs langues jouent, Keiko glisse sa main entre eux ; elle ne peut se retenir de caresser quelques instants la queue de son professeur d'histoire, mais elle la délaisse bientôt, glissant ses doigts dans le kimono de Nana à la recherche de son sexe. Elle trouve des chairs encore bien plus mouillées que des bouches, des lèvres encore bien plus charnues, un bouton encore bien plus avide de caresses que ses propres mamelons quand ils cherchent le plaisir. Keiko, qui découvre la vulve de Nana pour la première fois, est étonnée par la douceur de sa peau et par la forme de son mont de Vénus dénudé. Les sens de Nana sont exacerbés – Keiko le sent – aussi la masturbe-t-elle en douceur, lentement, effleurant les lèvres, frôlant le clitoris plutôt que d'y exercer des pressions. Jean-Louis soutient Nana qui se pâme dans ses bras ; sa bouche ouverte et des « efforts » qui paraissent dans son visage, annoncent le plaisir qui s'en vient. La bouche de Jean-Louis et sa langue lèchent le cou offert de sa compagne, dont la tête est renversée... qui commence à jouir, à râler quelque chose de très puissant, des *han* qui viennent des profondeurs de son corps, qui remuent ses muscles, qui transforment sa voix... Keiko ne relâche pas le sexe de Nana et ses doigts le remplissent toujours ; Keiko et Jean-Louis soutiennent Nana qui profite de sa jouissance ; la bouche de Keiko rejoint la bouche du professeur pour un baiser quasiment chaste. Est-ce la conclusion d'un pacte ? Un pas est franchi.

Nana savoure sa jouissance ; elle se redresse et sourit ; un peu plus et elle se mettrait à rire. Keiko qui, avant de les retrouver enlacés, avait préparé des plateaux de bouchées appétissantes, déclare solennellement : « Madame est servie » avant de se reprendre et de demander, en souriant : « Madame a-t-elle été bien servie ? ». Nana éclate de rire.

Pendant que Nana débarrasse la table basse du salon et que Jean-Louis sert à boire, Keiko va chercher les plateaux. Ils s'assoient sur la moquette, portent des toasts au plaisir des sens, à leur rencontre, au bonheur de manger, au soleil, au vent, à la neige, à la lune... Ils sont heureux. Sans en dire un mot, ils vont passer la soirée à jouer et à se donner tous les plaisirs sensuels que leurs corps peuvent distiller.

Ils en sont là : ils dégustent des sashimis, des sushis et d'autres bouchées, ils boivent, ils parlent ; ils ne disent pas à quel point leur désir l'un de l'autre est grand, mais ils le vivent. Les femmes sont accroupies sur leurs talons, l'homme est étendu à la romaine ; leurs *yukatas* bâillent ; leur peau, tentation permanente, éclaire le tissu. Jean-Louis, déjà étendu, se met sur le dos et place un sashimi sur sa bouche, sans le manger. Nana susurre à Keiko que ce fin morceau de poisson ressemble à une invitation... à laquelle l'étudiante répond. Elle se penche vers la bouche garnie et mange le morceau de thon à queue jaune littéralement sur la bouche du professeur puis elle embrasse longuement ses lèvres appétissantes. La consommation de cet amuse-gueule redresse la queue à demi bandée de Jean-Louis. Pendant ce temps, Nana entrouvre son vêtement pour regarder son sexe à la chair toujours tendue et s'assurer qu'il est toujours bien humide. Elle prend un morceau de saumon qu'elle enduit des parfums de sa vulve avant de le déposer sur son clitoris. Pour que le morceau tienne en place, elle aussi s'étend sur le dos, jambes bien ouvertes, pour recevoir, en échange de la nourriture, d'excitantes léchées. Alors elle chantonne : « Jolie bouchée, venez déguster la jolie bouchée... »

Keiko se déplace, gourmande. Elle se penche vers le sexe de son amie, demeurant sur ses genoux, son vêtement ne couvre plus ses fesses. Elle prend son temps, coupant le morceau de poisson en deux pour étirer le plaisir. Ensuite, c'est le dessert : elle lèche le clitoris, puis les lèvres, juteuses de Nana… et elle est surprise par le professeur qui s'installe derrière elle et qui glisse sa queue d'un seul coup, doucement mais fermement, jusqu'au fond de son sexe, pour la première fois. Keiko pousse un petit cri. Elle ne subit pas les assauts du mâle, elle les appelle, elle en profite, elle module chaque pénétration d'autres petits cris quasiment comiques. La verge de Jean-Louis semble faite sur mesure… à moins que ce ne soit la vulve et le vagin de l'étudiante qui s'adaptent pour en tirer abondance de sensations. De tels mouvements rendent difficile la tâche de Keiko entre les jambes de Nana mais, consciencieuse, elle maintient au plus près sa tête – et surtout sa bouche – des lèvres imbibées de son aînée. Quand elle le peut, elle attrape du bout de sa langue la production filamenteuse et translucide que le sexe de Nana sécrète en abondance. Puisque Keiko ne peut remplir son office méthodiquement, Nana a pris la relève et se masturbe sous ses yeux. Elle fait souvent des pauses et semble se retenir de jouir, attendant sans doute que la grosse queue du professeur finisse d'emplir le corps de Keiko de sensations qui doivent devenir incontrôlables. Nana souhaite que leur nouvelle amie profite tant qu'elle le pourra de sa première fois avec Jean-Louis, ce qu'elle semble faire car, si elle donne tous les signes d'une jouissance prochaine, le plaisir total n'arrive pas. La bouche de Keiko émet des sons indescriptibles dont le niveau augmente subtilement et le débit accélère modérément… Le professeur est très constant dans ses mouvements ; ses hanches vont au même rythme qu'au début, tel le balancier d'une horloge ; il mènera irréductiblement Keiko à un orgasme – quand l'heure sera venue ! – mais sans performances sportives, ce dont il est incapable, de toute manière.

Au bout du compte, c'est Nana qui déclenche le concert. Peut-être s'est-elle laissé guider par son instinct ? Quoi qu'il en soit, elle accélère son propre mouvement et respire de manière saccadée. Elle sera très bientôt emportée par de grands frissons. Cette vue entraîne chez Keiko des soubresauts attendus, des sons qui arrachent l'âme tant ils semblent entraîner de la souffrance en même temps qu'un immense plaisir sexuel. Keiko est en pâmoison, mais elle ne semble pas vouloir se détacher de la queue qui la remplit. Elle donne des petits coups de derrière qui indiquent que des effets continuent de la travailler en profondeur. Le professeur est resté au fond d'elle ; il se retire partiellement puis reprend son mouvement. Après quelques allers et retours, Keiko crie et geint sans s'arrêter ; elle semble aller d'orgasme en orgasme ou en train de prolonger celui du début... Comme si elle voulait atténuer l'expression sonore de son plaisir, elle enfouit son visage dans le sexe en face d'elle, bouche ouverte... Elle crie, respire avidement, lèche frénétiquement le clitoris de Nana, Nana qui s'est relevée en partie pour la regarder agir... et qui, époustouflée, recommence à jouir.

Depuis le début, celui dont les imperceptibles mouvements de bassin continuent d'animer avec sa verge les fesses et la vulve de Keiko, regarde les choses de haut, comme un professeur. Depuis le début, il a une vue d'ensemble des gestes hautement sexués qui ont été posés par les femmes délirantes qui se sont agitées sous ses yeux. Depuis le début, il semble impassible, sans émotion, cherchant surtout à être efficace pour que son étudiante jouisse comme elle n’avait jamais joui jusque-là… Si, depuis le début, il a cherché à contrôler les pulsions de son corps tout en admirant celles qui s’ébattaient sous ses yeux, il n’en peut plus. Jean-Louis lance à son tour ses sens à la conquête de leur satisfaction. Déjà, sa voix annonce ce qui va éclater. Ses mains saisissent fermement les hanches de Keiko pour les coller à lui. Il commence à jouir ; il jouit tout son soûl. Il éjacule dans le sexe de Keiko de longs jets de sperme *évidemment* brûlant et abondant. Il donne des coups de bassin plus vifs ; il râle un peu, il grogne de satisfaction ; il dit des mots que personne ne comprend, sauf Keiko, peut-être, qui se trémousse, qui soulève ses hanches, qui agite ses fesses, qui presse de tous ses muscles la queue enfouie en elle pour en exprimer le fin de la crème.

Temporairement rassasiés, mais las, mais les lèvres sèches, silencieux, ils se réinstallent autour de la table basse du salon où des bouchées les attendent. Jean-Louis sert à boire ; il remplit leurs godets de saké une fois, deux fois… Le liquide doux, devenu tiède, réconforte leurs gorges usées par la jouissance. Ils ont de drôles de voix un peu enrouées quand ils prononcent : « J’ai un petit creux », dit Nana ; « Cela m’étonne », répond Keiko ; « J’avalerais un bœuf », ajoute le professeur ; « Il faudra te contenter de nous », réplique Nana ; « J’offre mon corps à l’ogre », renchérit Keiko ; « Vous ne pensez qu’à ça ! », conclut Jean-Louis.

L’intimité radicale qui s’est développée entre eux en quelques heures seulement les intrigue. Keiko Y. vient d’un univers complètement différent de celui de Nana ou du professeur. Le couple est enraciné à Montréal, tandis que Keiko n’est que de passage, accompagnant ses parents diplomates à travers le monde. Elle a choisi d’habiter une résidence universitaire pour ne pas être astreinte à la routine et aux obligations de ceux qui vivent dans des appartements de fonction : personnel de maison omniprésent, réception quasi quotidienne, rôle de figuration... Keiko se contente de visiter ses parents une ou deux fois par semaine, surtout quand elle en a assez de se nourrir à la cafétéria de l'université. L'allocation qu'ils lui allouent lui permettrait de manger différemment, mais elle a aussi un petit côté économe...

Elle n'a pas choisi le cours du professeur Jean-Louis C. par hasard; tout ce qui touche la production graphique l'intéresse, même s'il est probable qu'elle ne transformera jamais son apprentissage en profession. Par contre, ce qui relève du hasard, c'est son attirance pour le professeur d'histoire; elle est apparue quasi instantanément, dès le premier cours. Allez savoir à quel fantasme d'adolescente pouvaient correspondre les paroles, l'attitude ou le physique de celui-ci pour qu'elle veuille l'attirer si impérativement.

Le professeur est un écrivain plutôt tranquille, qui n'a pas l'obligation d'occuper un emploi pour gagner sa pitance, qui passerait bien tout son temps au milieu de ses livres, à débattre de ses propres réflexions et fantasmes et travailler à les mettre en situation du mieux qu'il le peut. Il continue d'enseigner, une fois par semaine, pour rester en contact avec le monde « extérieur » .

La compagne de Jean-Louis a un appétit sexuel d'exception, ce qui n'a aucun rapport avec son métier de conceptrice graphique! En plus des affinités professionnelles qui les ont rapprochés, cette qualité particulière est devenue le ciment de la relation du professeur avec sa compagne de vie. Ils se sont reconnus dans la foule comme des personnes libres, haïssant la morale imposée, fabriquée par l'État ou par les sectes qui l'ont infiltré, et les conventions sociales et, par-dessus tout, les conventions sexuelles et les interdits dans ce domaine, surtout les plus légers... Ils survivent dans l'hypocrite société en pratiquant une discrétion absolue. Si, de l'extérieur, ils ressemblent à un couple aussi banal que tous les autres couples de la même catégorie, ils diffèrent, en privé, où ils expriment pleinement leurs désirs, leurs élans et leurs souhaits.

Dans le salon à la lumière tamisée, qui a vu se dérouler leurs ébats amoureux, la fatigue a gagné les participants. Après des heures d'amour, de conversations, de saké, de rires, de nourriture, les paroles se font plus rares. Ils conviennent d'aller dormir. Même si l'appartement de Nana et de Jean-Louis comporte une chambre d'amis, ni l'un ni l'autre ne veut se séparer de Keiko, qui dormira en sandwich entre eux. Ils s'embrassent et se touchent encore un peu en faisant leurs ablutions ; ils dormiront nus pour mieux se coller et se réchauffer ; ils se couchent et, après quelques rires, ils s'endorment.

Au milieu de la nuit, Nana se réveille à cause de mouvements inhabituels ; elle pense que, pour le sommeil, il aurait mieux valu que Keiko dorme seule... jusqu'à ce qu'elle comprenne ce qui se déroulait à ses côtés. Il y avait un branle régulier provoqué par le balancement du bassin de Jean-Louis et de sa queue raide qui pénétrait le sexe de Keiko. Ils étaient couchés sur le côté, face à face, et la jambe supérieure de cette dernière, passée par-dessus les fesses de Jean-Louis, suivait la gestuelle ou lui donnait son impulsion : ce n'était pas clair. Ce qui était évident, par contre, la bouche de l'étudiante et la bouche du professeur échangeant des han à chaque aller, c'était le souffle passionné qu'ils poussaient à chaque retour. Nana se déplace, s’étire et se colle dans le dos de l’étudiante et noie son visage dans sa chevelure nocturne ; elle reçoit le contrecoup des pénétrations et entend les bruits du corps de Keiko comme s’ils étaient les siens propres. Nana constate que, même dans le sommeil, l’ardeur des sens s’exprime, que le désir demeure heureusement inassouvi. Elle se dit que, par bonheur, le chemin vers la plénitude est encore bien long.

Nana se remémore tout à coup une vieille curiosité. Elle a souvent voulu voir, en même temps qu’elle en ressentait les effets, les mouvements de la queue de Jean-Louis en elle et la manière dont son corps réagissait. La chose n’étant pas possible, son compagnon lui avait décrit, après coup, les mouvements de ses organes quand elle était au sommet de son excitation : l’ouverture étonnante de sa vulve, les mouvements « de bouche » involontaires de ses lèvres quand il retirait sa queue, les effets de succion de ses muqueuses qui semblaient vouloir attirer sa langue et, simultanément, les poussées du sphincter de son anus qui donnait l’impression de mastiquer…

Nana change de position ; elle s’allonge, la tête dans l’ouverture des jambes de Keiko. Ses yeux se sont habitués à la pénombre ambiante donnée par la veilleuse. Elle caresse les fesses rondes de l’étudiante ; elle approche sa bouche et leur fait des suçons. Elle masse la chair souple pendant que ses yeux grand ouverts regardent attentivement la queue, énorme vue de si près, en action, pénétrer le corps de Keiko avec la régularité d’un métronome. Doucement, mais fermement, elle lui ouvre les fesses, admire quelques instants son petit trou avant d’y coller sa langue et de l’imbiber de toute la salive dont elle dispose. À n’en pas douter, Keiko apprécie le mouillé de Nana, car elle tend un bras en sa direction, place sa main sur la tête de son amie et presse son visage fermement contre elle. Les yeux de Nana sont à trois centimètres de la queue huilée de Jean-Louis ; son nez respire les fluides salés du sexe de Keiko ; et sa langue… sa langue ne résiste pas à l'envie de lutter avec l'ouverture plissée, bien ronde, qu'elle chatouille. C'est le moment que choisit Keiko pour se laisser emporter par le plaisir. Son corps se raidit, tous ses muscles aux abois transforment ses bruits de bouche et de gorge en plaintes et en cris. Simultanément, la queue de Jean-Louis pousse plus durement et va plus profondément ; simultanément, la pression de la main de Keiko sur la tête de Nana devient irrésistible et la langue de Nana vainc la porte étroite.

III

Chacune des semaines suivantes, après le cours du vendredi, Keiko rejoint le professeur à quelque distance de l'université ; elle monte dans sa voiture et ils se dirigent vers l'appartement du couple où Nana les attend. En route, Keiko met en pratique la retenue proverbiale des Japonais, tandis que Jean-Louis adopte la discrétion que Nana et lui pratiquent toujours en public. S'ils ne se touchent jamais en automobile, ce n'est pas qu'ils n'en ont pas envie, mais plutôt qu'ils ont tacitement convenu de ne rien entreprendre entre eux sans la présence de Nana. De même, ils n'imaginent pas les câlins de Nana et de Keiko sans Jean-Louis. Cette restriction au désir qu'ils éprouvent est même un excitant supplémentaire. Ils ne se voient pas durant la semaine, ne se parlent pas entre leurs réunions de fin de semaine, et quand ils se voient, ils s'interdisent tout geste d'affection jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans leur antre.

Ils ont abandonné depuis longtemps le prétexte des conseils professionnels de Nana à Keiko. Ils se rencontrent désormais par nécessité vitale. Ils sont sérieux comme des bouddhistes récitant leurs mantras. Ils ont sans cesse à l'esprit de vouloir aller plus loin dans l'exploration de leur libido, cette quête sensorielle mettant sans doute en lumière leur appétit de liberté, exprimée ici de manière macroscopique. Ils peuvent aller plus loin entre eux parce qu'ils en ont le même désir, le même besoin et la même pratique.

Dans le vestibule de l'appartement, Keiko et Jean-Louis enlèvent leurs manteaux et leurs chaussures de neige sous le regard de Nana. Ils ne sont pas encore en hiver, mais déjà Montréal ressemble plus à Inukjuak qu'à une ville du quarante-cinquième parallèle nord. Nana et Keiko s'embrassent tendrement, puis cette dernière lui dit : « Excuse-moi, j'y ai pensé toute la semaine... Je veux le prendre tout de suite, par surprise ! » « Quoi ? », demande Nana. Keiko ne répond pas à Nana, mais s'accroupit devant le professeur ; elle détache la ceinture, abaisse la fermeture éclair, descend d'un seul mouvement inachevé le pantalon et le caleçon. Elle répond « Non ! » à Jean-Louis qui a dit « Mais ? » Elle prend la petite queue molle et l'engouffre entièrement dans sa bouche, jusqu'aux couilles ; elle la mâchouille, elle la masse avec ses joues, elle la fait grossir et la queue sort de sa bouche à mesure qu'elle prend de plus en plus de place. Quand la verge atteint sa forme la plus intéressante, elle la lèche. Keiko aime sentir que la queue bande pour elle, directement à cause d'elle. Elle la prend à deux mains – imaginant qu'elle se présente en cinémascope, en couleurs, en trois dimensions et en Dolby Surround – et la regarde attentivement, bien raide et à la texture soyeuse. Elle la masse dans sa rondeur, par des pressions, et non dans sa longueur. Le gland déborde de ses mains ; elle le maintient à la portée de sa langue et lui fait régulièrement des avances. Adossé au mur, le professeur est immobile. Ses mouvements sont entravés par ses vêtements demeurés à mi-jambe. Sa main droite est collée à la cloison, tandis que son bras gauche repose sur l'épaule de Nana. Cette dernière, pour voir dans le détail les gestes de Keiko, s'est adossée au mur, à côté de son compagnon, avant de s'accroupir, jambes ouvertes, sans culotte. Nana sait, sans le savoir, instinctivement, comment elle s'y prend pour aspirer la crème de Jean-Louis, mais c'est la première fois de sa vie qu'elle a l'occasion d'étudier la taille d'une pipe d'aussi près, en grandeur nature et en vue rapprochée.

Nana, qui a souvent embrassé les lèvres de Keiko, regarde sa bouche pulpeuse, ourlée, comme si c'était celle d'une autre. Parce que les lèvres sont placées autour du sexe de Jean-Louis, leur forme change ; le bout de la langue, qui bat sous le gland comme un oiseau-mouche, ne ressemble pas à la langue qui s'est introduite dans sa bouche. Le muscle exerce sur elle une humide fascination... qui a des effets entre ses jambes. La bouche de Keiko semble capable d'une grande variété de mouvements qu'elle enchaîne avec un beau naturel. Devant les yeux fascinés de Nana, après des agaceries préliminaires, la quête de l'assouvissement commence.

Au début, que le gland rose pénètre entièrement la bouche de Keiko semble une évidence. Ensuite, les mouvements de pénétration s'enchaînent doucement, et la partie du sexe qui disparaît dans la bouche est de plus en plus longue. À la moitié de la queue de son professeur d'histoire, l'étudiante cesse de pousser. Pour éviter de trop masturber le sexe dressé devant elle et de précipiter la conclusion, elle s'oblige à tenir ses mains derrière son dos et à ne travailler la verge qu'avec sa bouche. Sa tête s'avance, garde la queue le plus longtemps et le plus loin possible à l'intérieur, puis la retire en exerçant des pressions avec ses lèvres sur toute sa longueur. Ce faisant, elle ramène dans sa bouche le petit jus salé translucide qui lubrifie la verge (et que Nana aime tant). Elle agit lentement ; elle agit de manière à ce que la verge ne soit jamais laissée sans caresse, sans pression, sans masturbation, sans mouillage, sans amour. À d'autres moments, elle repose sa bouche et n'utilise que ses mains. Elles font des longueurs à deux, ou l'une fait des longueurs et l'autre des ronds sur le gland, ou l'une des ronds et l'autre, du bout des doigts, chatouille les bourses, ou tend la peau des bourses en serrant, au-dessus des testicules, et en les tenant ainsi pendant que la langue mouille et lèche, puis souffle une haleine chaude, pour faire contraste. À d'autres moments, plus tard, la bouche garde le gland turgescent dans une humidité salutaire, tandis qu'une main pompe régulièrement la queue infernale. Sans oublier le rythme, si important, toujours d'une lenteur mesurée. Le rythme et la concentration ! Keiko travaille les sensations de Jean-Louis par cœur, la plupart du temps les yeux fermés, attentive à tous les tressaillements, à la chaleur, aux contacts entre la chair du gland et les papilles de sa langue ou la chair de ses joues, au degré de tension de la queue et à la pression du sang pulsé, aux poussées retenues de Jean-Louis vers le fond de sa bouche... Quand le gland sort de la bouche, sa face antérieure voit son filet caressé par les pouces de Keiko placés côte à côte. La lenteur et l'alternance des mouvements rendent le professeur fou. L'animal excité qui réside en Jean-Louis voudrait en finir ; tous ses sens sont en effervescence et il voudrait les lâcher « lousse » et projeter son sperme partout sur la planète ! Pendant un certain temps, aussi longtemps que Keiko continuera de le torturer en se retenant de l'achever, le professeur d'histoire, le compagnon de Nana, l'amant de Keiko, l'homme qui tente d'être sage ne sera plus qu'une marionnette retenue de basculer dans le néant par un seul contact au bout de sa queue !

Nana a les yeux rivés sur les actions de Keiko. Elle prend pour elle-même le rythme imposé à son compagnon, touchant ses lèvres et faisant des pressions sur son clitoris avec la même lenteur que celle de Keiko sur le sexe de Jean-Louis. Nana perçoit facilement la tension qui traverse le corps de celui-ci à cause de la proximité, mais aussi parce qu'il serre les épaules de Nana, joue nerveusement dans ses cheveux, caresse son visage, cherche sa bouche avec sa main...

Keiko jette un dernier regard à la queue prête à éclater. Elle la pompe à deux mains pendant quelques instants, prenant soin de l'envelopper, de l'humecter avant de la tendre au plus raide. Le gland pourrait faire mal... En fait, il fait mal, mais la bouche qui l'engloutit lui procure des soins qui atténuent sa douleur. Il baigne dans un liquide amniotique particulier, dont il est enduit en continu. La langue de Keiko est celle d'une artiste qui sculpte dans l'eau de sa bouche la forme aimée qui coiffe la verge. Elle garde le gland dans sa bouche, ouverte désormais, sa chair à peine bougée sur la langue, de gauche à droite ; elle continue de pomper fermement la hampe d'une main, à un rythme lent, mais sans relâche ; elle caresse les bourses de son autre main, s'interrompant pour les piquer de ses ongles, avant de les reprendre. L'assaut final approche. Les mains de Keiko ne bougent presque plus, mais sa langue fait au gland et à son frein, un ballet sans précédent. Enfin, une accélération du mouvement ! Enfin, l'infime déclencheur ! Enfin, des giclées de sperme coulent sur la langue de l'étudiante avant de disparaître presque aussitôt au fond de sa bouche. Les jambes du professeur le lâchent ; il se laisse glisser le long du mur ; Keiko suit le mouvement, ses lèvres tenant serré le gland fatigué pour le protéger des intempéries ; elle garde les bourses et la queue dans ses mains pour qu'elles ne prennent pas froid ; à mesure que la queue de Jean-Louis diminue de taille, elle en engouffre une plus grande partie, la lavant, la caressant, la traitant comme la plus précieuse des chairs. Quand Keiko décide de s'arrêter, le sexe de l'homme mûr est comme celui d'un bébé et Jean-Louis est étendu sur le dos dans le vestibule, à demi endormi : il est calme et respire normalement.

Il faut avoir une sensibilité particulière pour percevoir, au bout d'une queue, fût-elle celle d'un professeur d'histoire aimé, les bouleversements qui transportent un corps tout entier. À l'encontre de la majorité des femmes et de nombreux hommes, à l'évidence, Keiko sait que la jouissance du mâle ne s'arrête pas à l'éjaculation ; que la plus grande part du plaisir réside dans les manipulations subtiles qui suivent l'orgasme et qui le font durer.

Nana va se souvenir toute sa vie du film qu'elle vient de voir en exclusivité mondiale. Quand elle a aperçu la queue de Jean-Louis se mettre à vibrer et la liqueur séminale disparaître dans la bouche de Keiko, elle a joui discrètement, mais son plaisir n'en a pas été moins intense. Les deux femmes se relèvent, soutenant ensuite l'homme dans son effort pour en faire autant. Leurs vêtements sont froissés et sales. Ils enlèvent tout ça et s'en vont sous la douche, heureusement assez vaste pour eux trois.

En mangeant, ils discutent ; ils se demandent où ils s'en vont. Ils constatent qu'une grande partie du plaisir qu'ils trouvent à s'aimer vient du regard qu'ils portent sur leurs actions. Keiko ne se demande pas si son professeur est content d'elle. Ses yeux parlent pour lui. Nana regarde Keiko comme si ce qu'elle avait fait à Jean-Louis, elle le lui avait fait à elle. Le professeur enveloppe les deux femmes d'un cumulus de tendresse. Leurs conversations, le vin, l'ambiance, leurs envies, leur plaisir unique et terrible, souvent inédit, une certaine retenue dans l'action les comblent.

Ils parlent des vacances d'hiver qui approchent et ce sujet ne les réchauffe pas vraiment. S'ils prennent des vacances tous les trois, ne seront-ils pas « trop ensemble » ? Ne risquent-ils pas de rompre l'harmonie de leur rituel ? Les conversations qui les amènent souvent à faire défiler des paysages « lubriques » devant leurs yeux, juste pour le plaisir d'en parler et d'en sourire, les amènent maintenant à des pensées plus moroses. Ils se disent qu'ils vont s'ennuyer s'ils transforment leurs ébats en « vie quotidienne » ; ils ont une peur irraisonnée de la routine en ce qui a trait à leur partie de vie à trois. Dans leurs rencontres hebdomadaires, ce n'est pas la même chose, car ils se quittent ; ils peuvent toujours craindre de ne pas se retrouver, d'être les victimes d'un hasard de l'existence, comme tout u chacun. La crainte, l'angoisse même que cette idée produit, contrarie le bonheur qu'ils se sont forgé, qu'ils conquièrent d'une semaine à l'autre. Ils savent ce que leur rencontre doit à l'improbable de la vie et cela assombrit leurs pensées. Ils savent bien que Keiko ne demeurera pas toujours à Montréal, qu'elle repartira quand ses parents seront nommés dans un autre pays. Comment s'arracheront-ils alors des bras les uns des autres ? Ils doivent changer de sujet de conversation car, s'ils continuent, ils se transformeront en pleureuses. Ils arrêtent leur intention à propos des vacances. Ils passeront trois jours ensemble, à deux reprises, les fins de semaine, pareil au temps qu'ils passent à Montréal. Une fois ils iront au ski, dans les Cantons de l'Est ; l'autre fois, faire du tourisme, à Québec.

Aussitôt la décision prise, ils reviennent aux affaires qui plaisent tant à leurs sens et à leur imagination. À tour de rôle, ils racontent en détail l'une de leurs fortes envies, qui pourrait se transformer en délices réels au cours d'une prochaine rencontre.

Nana, qui est peut-être la plus exhibitionniste du trio, aimerait être couchée sur le dos, sur une table à manger, dans un nu « intégral », jambes relevées et écartées, ne cachant rien de ses attraits. En particulier, elle voudrait montrer son sexe, qui devient toujours juteux dès qu'un mot ou qu'un geste l'y amène. Pour appuyer ses dires, elle se lève, pose un pied sur le siège d'une chaise et expose, dans l'angle droit et la fraîcheur de ses cuisses, la viscosité de ses grandes lèvres : elle y glisse un index, récolte un peu de jus, de ce jus que les autres apprécient pour sa saveur délicate. Elle se rassoit et suce son doigt quelques instants avant de reprendre sa description.

La position de ses fesses en bordure de la table, ses jambes relevées, serait idéale, selon Nana, pour mettre sa vulve et tout son attirail de formes réjouissantes en évidence. Ainsi offerte aux regards, aux doigts, aux langues, à d'autres sexes... elle espère qu'il se passe des choses... des caresses, des léchées, des introductions, des inondations, des exagérations... qui lui permettront ensuite de démontrer son contentement.

Vous me feriez ceci, vous me feriez cela, dit-elle, insatiable, expliquant en longueur et avec enthousiasme les envahissements que son corps attendrait. De toute évidence excitée et humectée par son discours, elle ajoute : vous me feriez aussi des choses que je n’attends pas, vous me les feriez avec une certaine autorité pour qu’un plaisir nouveau me submerge. Nana se relève ; elle se masturbait sous la table en racontant son désir. Elle leur montre les caresses qu’elle se fait, le doigt qu’elle pousse à l’intérieur et qui va à la rencontre de sensations fortes, la main qui prend son mont de Vénus, son clitoris durci qui pointe entre ses nymphes. Elle leur montre ses caresses, ses frottements. De temps en temps, elle ouvre les yeux et se regarde dans les leurs, comme dans un miroir. Elle voit dans leurs regards et leurs bouches ouvertes à demi, les sensations qui envahissent sa chair… qui montent dans ses jambes, qui arrivent dans son ventre, qui emplissent les oreilles de la musique qui éclate dans la jouissance, qui débordent de son sexe *inflammé,* qui se transforment en cris, qui produisent des jus, des liquides translucides qui jaillissent quand Nana retire son doigt de sa vulve gonflée…

Jean-Louis se lève et contourne la table. Essoufflée, Nana se repose sur la chaise qu’elle avait précédemment éloignée, jambes grandes ouvertes. Pendant que Jean-Louis s’installe entre les jambes de Nana et que Keiko s’approche, elle ajoute : après le plaisir, vous me lécherez longuement. Après ma petite mort, vos langues douces m’enduiront d’un baume de renaissance.

Jean-Louis reprend le flambeau des désirs. Pour sa part, il veut filmer Nana et Keiko pendant des ébats amoureux intenses… mais il prévient que l’intensité sera peut-être absente du résultat dans la mesure où il veut prendre des images en gros plans et en très gros plans. Il s'intéresse à la texture, ajoute-t-il. Cette idée n'est pas très originale ; c'est un désir d'intellectuel... de l'esthétisme suranné... Nana et Keiko se moquent un peu de Jean-Louis : « Voyons, sors de ta bulle », lancent-elles ! « Nous, nous aurons des plaisirs bien plus grands que les tiens, c'est dommage pour toi. Si tu changes d'avis, nous te prendrons volontiers et nous te ferons oublier ton cinéma. Nous allons être bien plus drôles que les belles images de ton film... » « Peut-être, dit Jean-Louis, qui se défend mollement ; il fallait exprimer un désir, voilà tout. »

À son tour, Keiko fait part à ses « amants » de son désir de profiter de leur jouissance, en même temps, juste sous ses yeux. Non seulement veut-elle voir en action et de près les organes instruments de leurs plaisirs, mais elle veut participer à leurs spasmes et à leurs résultats, et elle veut aussi les goûter et les sentir dans leurs moindres détails sexuels. Elle leur explique la posture qu'elle a imaginée et qu'ils devront prendre pour qu'elle puisse arriver à ses fins. Nana et Jean-Louis ne sont pas du tout contre la proposition de Keiko, mais ils sont ébahis de la précision avec laquelle elle développe son idée ; elle a dû y penser pendant un long moment et se pencher avec passion sur tous les détails.

Il est temps d'aller au lit, se disent-ils. Allons rêver à ces désirs et à la manière dont nous les partagerons.

En voiture, contrairement à ce qu'ils avaient convenu, Jean-Louis et Keiko discutent, sans Nana, de leurs activités de fin de semaine. Il ne peut en être autrement, car ils établissent ensemble une stratégie pour réaliser le vœu sensuel et sexuel de Nana, celui de se montrer, de s'offrir et d'être prise plus ou moins passivement. Surtout, ils tentent de répondre à son désir qui lui permettrait d'être comblée beaucoup plus qu'elle ne l'imaginait, jusqu'à ce qu'elle soit éblouie et prise de vertige. Keiko se souvient de la phrase de Nana : « ... des choses que je n'attends pas, vous me les ferez avec une certaine autorité pour que des plaisirs nouveaux me submergent » ; Keiko, au cours de cette conversation, annonce à Jean-Louis le passage à Montréal de l'un de ses cousins, pour quelques jours, et propose de le mettre à discrète contribution...

« *Eiga ga suki desu* » (j'aime le cinéma), dit Keiko, qui répond à la suggestion de Jean-Louis. Ce vendredi, ils décident d'aller voir un film et de dîner au restaurant, étant entendu que le samedi sera consacré à satisfaire les fantasmagories érotiques de Nana et à tenter de surpasser ses attentes. Une telle annonce excite la belle graphiste qui voit déjà des sensations grimper dans ses membres (pareil à la petite bête qui monte, qui monte...) et élargir son répertoire de soumissions imaginaires plus agréables les unes que les autres.

Dans l'ascenseur qui mène au stationnement, Nana prend Keiko par la taille et l'embrasse. Elle est heureuse à l'avance des surprises qu'elle découvrira demain ; quoiqu'elle n'en sache vraiment rien, elle est convaincue que Keiko fera la différence dans les plaisirs qu'elle tirera de son abandon. Au moment de monter dans la voiture, Nana demande à Jean-Louis de jouer au chauffeur. Keiko et Nana montent à l'arrière. Tandis que le professeur contourne la voiture, jette un œil à ses pneus, secoue un essuie-glace, déverrouille la portière côté conducteur et s'installe au volant, Nana insiste pour que Keiko s'installe au milieu de la banquette, qu'elle ouvre son manteau, qu'elle remonte sa robe et qu'elle fasse glisser sa culotte sur ses talons sans l'enlever. S'il ne s'agissait pas de ces deux complices, elles n'auraient pas été prêtes au moment de démarrer. Nana dit à Jean-Louis : « Keiko a eu de bonnes notes ; elle mérite une récompense ! » Le corps de l'étudiante est calé dans le cuir sombre, ses cuisses ambrées sont ouvertes sensuellement, ses genoux s'appuient aux dossiers des sièges devant elle. À sa droite, Nana s'est mise à l'aise pour caresser les plis et les replis de l'admirable vulve et le clitoris qui se montre dès qu'elle appuie en douceur sur son prépuce. La voiture sort du stationnement de l'immeuble et s'engage dans la nuit. Dans dix minutes, ils seront au cinéma. Jean-Louis est prudent, mais il ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil dans son rétroviseur. Assez fréquemment les lumières de la ville éclairent l'intérieur de la voiture. Comme devant une flamme, le sexe de Keiko et les doigts mouvants de Nana apparaissent subitement puis disparaissent. À un feu rouge, Jean-Louis se retourne. Nana dit : « Professeur, l'étudiante a du plaisir ! » Il sourit des agaceries verbales de son amie. La voiture roule de nouveau ; dans le silence de l'habitacle, des sons forgés dans la gorge de Keiko enflent et laissent entendre que les sensations que lui procurent les caresses précises de Nana vont s'extérioriser... dès que Jean-Louis annoncera qu'ils arrivent au cinéma.

En quittant la voiture, ils se jettent mutuellement des regards complices et Nana déclare : « Nous n'avons pas suivi nos règles de discrétion, mais ce fut drôlement bon ! Je vais pouvoir respirer l'odeur de mes doigts pendant toute la durée du film. »

Samedi avant-midi, petit-déjeuner tardif. La fébrilité a envahi l'appartement. Chacun à sa manière évoque dans le vague le déroulement des prochaines heures. Nana pose des questions ; les autres laissent tout entrevoir mais ne révèlent rien. Ils règlent ensemble l'éclairage de la pièce, puis Nana choisit la musique qui accompagnera ses sensations, qui révélera ses émotions ; elle place dans le lecteur cinq disques compacts en mode de chargement automatique. Un oreiller et plusieurs grandes serviettes moelleuses sont superposés sur la table pour que Nana y trouve, plus tard, le confort nécessaire à l'exposition et à l'ouverture de son corps.

La sérieuse Keiko explique à Nana qu'elle devra être patiente, car ils ont décidé d'être lents, très lents. Puis elle ajoute : « Ma chérie, sois confiante ; j'ai réglé, pareil au théâtre, des scènes et des effets pour ton seul plaisir, aussi méticuleusement que si c'était pour le mien ; j'espère que tu vas profiter pleinement de chacun de ces moments. Tu sais – mais tu dois te le rappeler sans cesse – que le plaisir se forge dans ta tête, que c'est là (elle lui tapote le front) que tu autorises ton corps, dans toutes ses parties, à frissonner, à jouir et à le manifester ouvertement par des orgasmes. » Keiko est face à Nana et lui caresse le visage tendrement, puis elle promène ses mains dans ses cheveux. « Cet après-midi, ajoute-t-elle, personne ne te parlera, sauf moi ; je serai ta complice à l'extérieur de ton corps, ton accompagnatrice ; je surveillerai les mouvements involontaires de tes muscles, les frissons de ta peau, ta respiration, la raideur continue de tes mamelons, la réaction de tes hanches aux pénétrations... Je m'assurerai que tu n'aies pas froid et, à d'autres moments, je te laisserai suer un peu. Je te guiderai ; je t'annoncerai les étapes et les pauses. Si tu me signales que tu perds le fil, je prendrai ta bouche pour l'humecter ; je remplirai tes oreilles de mots décrivant des scènes d'amour capables de renverser toutes les impuissances. » Tant d'attention émeut vraiment Nana ; elle se laissera aller aux fantaisies de Keiko et à ses propres fantasmes mais, en même temps, elle ne s'empêche pas de penser que le plaisir des sens et du sexe semble être une chose assurément plus sérieuse qu'elle ne l'imaginait jusqu'à aujourd'hui.

Le corps étendu, jambes relevées, tient tout juste, en longueur, sur la table sur laquelle Keiko et Jean-Louis ont aidé Nana à s'installer. De forts mouvements de queue dans le sexe de Nana, à une extrémité, pourraient faire glisser son corps et pousser sa tête hors de la table, à l'autre bout... mais Keiko pourvoira. En largeur, le confort est sans reproche. Ils conviennent qu'il est temps de commencer.

Keiko soulève la tête de Nana et l'entoure, à deux reprises, d'un bandeau de tissu noir, qui couvre évidemment ses yeux, et qui se termine par une boucle du côté gauche de sa tête. « Mais, je veux voir... », dit Nana. « Non ! Tu dois imaginer, tu dois extrapoler et amplifier dans ton imagination, répond fermement Keiko ; le regard intérieur est bien plus fort... laisse-toi aller ; ne te pose plus de questions. Ta seule fonction est de canaliser tes sensations et de les transformer en plaisirs. Dès à présent, ma chérie, sauf urgence, tu ne dis plus un mot. »

De chaque côté, simultanément, des mains saisissent les poignets de Nana et les attachent. Les liens ne sont pas suffisamment tendus pour l'empêcher de bouger les bras ou de se retenir aux bords de la table – en cas de sensations fortes – mais ils sont assez courts pour lui interdire de toucher son sexe ou sa bouche.

Lumière tamisée, qui indiffère Nana désormais, musique feutrée, comme elle l'aime, avec des rythmes sous-jacents et des accents à l'occasion étranges, confort suffisant pour l'activité prévue... Du calme, enfin. Keiko, qui a placé une chaise à l'extrémité de la table où se trouve la tête de Nana, lui parle très doucement. Elle lui explique qu'il faut d'abord se détendre, comme si elle voulait s'endormir. Pense séparément à chacune des parties de ton corps, lui dit-elle, en commençant par tes pieds, et songe aux sensations qui peuvent y résider. Visualise la forme de tes orteils, l'espace entre chacun, la douceur de ta peau, la plante de tes pieds, tes talons, la souplesse de tes chevilles, tes mollets... Prends tout ton temps.

L'espoir de Keiko s'est réalisé. Dans le silence et l'atmosphère cotonneuse, après huit ou dix minutes, Nana s'est endormie. Entre-temps, Kasuo, le cousin de Keiko, est arrivé. Comme convenu, pour éviter qu'il ne sonne, la porte avait été laissée déverrouillée. Jean-Louis l'a accueilli et lui a indiqué par signes où déposer ses vêtements et lui a rappelé la consigne du silence.

Kasuo était nu et bandé devant sa cousine, qui ne l'avait jamais vu dans cet état. Quand ils étaient jeunes, à la campagne, Keiko et lui avaient cherché à faire des découvertes en jouant à « touche-pipi » mais, depuis lors, rien. Appréciant sa verge, elle pense : « Pas mal, pour une queue japonaise ! » Jean-Louis aussi était nu et bandé ; finalement, le contexte l'excitait plus qu'il ne l'avait imaginé même si, dans le désir de Nana, il se sentait un peu comme un instrument. Pour Kasuo, son érection avait des causes différentes. En raison de son voyage, il n'avait pas eu de relation sexuelle depuis trois semaines ; de plus, c'était la première fois de sa vie qu'il voyait en chair une femme à la peau si blanche dans une telle position d'offrande. Gardant la distance imposée par sa cousine, il s'est rapproché et, penché, fasciné, il regarde le sexe dépouillé de Nana, les lèvres entrouvertes, la chair qui palpite et la petite goutte translucide qui se détache des grandes lèvres et glisse vers l'anus.

Pour sa part, Keiko n'est ni nue ni bandée mais nue et humide sous le couvert léger de son *yukata*. Ayant tiré de quelques boîtes à surprises une plume blanche d'au moins trente centimètres, elle revient vers Nana. Sans attendre, elle caresse le corps de son amie sans en toucher les parties les plus sensibles ; elle frôle les bras, le front, le ventre, les jambes, puis s'arrête ; elle effleure ensuite le front, les joues, la bouche… ce qui provoque des tressaillements et des sons inarticulés. Nana commence à se réveiller. Keiko déplace ses attouchements vers les seins et vers les mamelons qu'elle titille du bout de la plume ; des sonorités appréciatives accompagnant la gestuelle de Keiko l'encouragent à poursuivre son exercice en touchant à peine mais suffisamment à l'intérieur des cuisses, les grandes lèvres, le mont de Vénus autant que le plissé de la rose des vents.

Keiko confie sa plume à Jean-Louis et va se placer entre les jambes relevées de Nana. Étant donné la hauteur du corps étendu, Keiko tire de sous la table un pouf – elle avait pensé à l'y placer – qu'elle chevauche, auquel elle s'accroche à présent et qui place son visage et sa bouche vis-à-vis des lèvres verticales qu'elle convoite. Elle les regarde et son regard fasciné les voit frémir. Elle hésite à entreprendre son *cunnilingus* parce que, ce faisant, elle perdra la vue d'ensemble de cette vulve qu'elle regarde comme un beau visage. Elle s'y résout tout de même.

Dès le premier contact de la langue qui s'immisce, Nana réagit. Le désir de Keiko devient le délice de Nana. L'envie désirante de Keiko de lécher, de manger la belle chair, égale l'envie de Nana de s'abandonner à ces papilles. Pendant que l'une a la bouche pleine de l'autre bouche, l'autre roucoule. Dans cet espace restreint, un concentré de sensations se développe, fruit du contact d'une langue amoureuse et cannibale et d'un sexe qui s'est, dans l'instant, livré sans réserve. Nana, comme une pluie chaude d'été, mouille le visage de Keiko ; pendant que l'immolée au plaisir se laisse aller, la langue venue d'Asie quasi spécialement pour la faire jouir, boit entre ses lèvres en même temps que sans relâche elle les lèche. Keiko entend et sent que le plaisir monte ; elle ne veut pas que Nana attende, car bien d'autres frissons vont se succéder. Elle persiste dans son élan ; elle caresse sans fatigue, elle suce sans répit. Alors, Nana se pâme. Les spectateurs sont étonnés du chant qui s'élève et de sa durée. Keiko, pour sa part, jouant sa dernière action, prend une longue respiration, enfouit son nez, sa bouche ouverte, sa langue désespérée au plus loin dans la chair de Nana et va aspirer les petites lèvres et s'enduire le visage des huiles naturelles et délicieuses qui s'y trouvent. Combien de temps le visage de Keiko reste-t-il là, se retirant uniquement pour respirer ? Aussi longtemps semble-t-il que les spasmes qui agitent le ventre de Nana ne cessent.

Keiko, initiatrice de la cérémonie qui se déroule autour du corps de Nana, se relève, muscles endoloris. Elle jette un œil aux mâles près d'elle, qui tiennent leur attirail dans leurs mains pour le maintenir en état, dont les regards ébahis n'en reviennent pas de ce qu'ils ont vu. L'affirmation paraît grosse, mais leurs visages laissent entendre qu'ils n'auraient jamais cru possible un pareil... baiser prolongé.

La musique choisie par Nana tamise l'atmosphère. Keiko va vers Kasuo. Elle ne l'avait pas approché depuis son arrivée. Elle lui sourit tout en lui prenant la queue pour s'assurer qu'elle soit à son sommet. Après quelques pressions – le contexte un peu surréel garde tous les sens de Kasuo en éveil – Keiko est satisfaite. Elle entraîne son cousin par les épaules et l'amène près des jambes ouvertes de Nana. En quelques signes, Keiko insiste pour que Kasuo soit doux et lent. Chacun connaît son rôle, mais elle préfère s'assurer de tout.

Pendant que Kasuo promène son gland sur les grandes lèvres humides de Nana, celle-ci montre qu'elle perçoit les mouvements et qu'elle en est ravie. Au même moment, pour consoler Jean-Louis, la langue de Keiko plonge dans sa bouche et une de ses cuisses bouscule son sexe ; l'échange est bref mais intense. Maîtresse de ballet, Keiko reprend sa place près de la tête de Nana et jette un coup d'œil à Kasuo ; il entreprend dès lors une longue série de poussées qui devraient mener la protégée de Keiko à d'autres « excès de sens ». Chaque allée lente, douce et ferme fait disparaître sa verge profondément dans le sexe de Nana, qui ponctue chaque coup de Kasuo par un *hun* ou un *han*. Pour être encore plus près d'elle, pour aller au plus profond de sa chair, il déplie les jambes de la graphiste et les place doucement sur ses épaules ; il s'accroche ensuite fermement à ses hanches avant de recommencer ses allers et retours. Kasuo faisant une pause, Keiko en profite pour soulever la tête de Nana et lui faire boire un peu d'eau fraîche à l'aide d'une paille. Après coup, les mouvements recommencent ; ils entraînent tous les sens de Nana pendant que Keiko caresse tendrement le visage masqué, dont la bouche extasiée parle sans prononcer de mots. Elle enveloppe de ses mains ses épaules, et ensuite ses seins pâmés et ses mamelons érigés. Nana geint doucement, de manière quasi permanente, au moment où Kasuo fait un signe convenu. Jean-Louis s'approche. Keiko pour sa part se penche vers la tête de Nana et lui parle doucement : « Ma chérie, je vais placer ta tête sur le côté pour que tu puisses recevoir la queue qui t'excite depuis un bon moment. Je vais la guider pour qu'elle te soit douce. Fais-moi confiance ; fais exactement ce que je vais t'indiquer, ma chérie, c'est pour ton plaisir. » Nana acquiesce par un petit signe de tête. Kasuo est sur le bord de jouir ; encore un coup bien au fond et il se retire ; Jean-Louis le remplace, mais ne touche pas à Nana pour le moment et surtout pas à son sexe qui bée et qui laisse s'écouler de manière continue des liquides affriolants. Kasuo est à quelques centimètres de la bouche de Nana et sa queue est au bord de l'explosion. Keiko ordonne : « Ouvre ta bouche, ma chérie et sors ta langue… » Elle surveille attentivement la verge transcendantale qui gicle en plein milieu de la bouche de Nana. « Avale tout de suite, ma douce », précise-t-elle. Kasuo se déplace et lance d'autres jets vers la poitrine de Nana. Simultanément, Jean-Louis pénètre le sexe de sa compagne pendant que Kasuo amorce des allers et retours dans la bouche et sur la langue câline. Keiko précise : « Aspire bien, mon amour, suce la belle queue. » Alors, en un clin d'œil, Nana réalise qu'il y a deux hommes en elle. Elle se met à jouir de manière désordonnée ; elle est envahie de spasmes et de tremblements ; elle ne fait plus des petits bruits annonciateurs, mais elle grogne, elle gémit tout en suçant par à-coups la queue de Kasuo qui se maintient difficilement en place. Elle a des cris, elle a des rires au bord de la crise de nerfs ; après, ses gémissements recommencent plus fort. Elle jouit, elle jouit encore. Son orgasme semble ne plus vouloir finir, encore qu'il s'atténue... Kasuo s'est retiré ; Keiko enduit les seins et surtout les mamelons de Nana avec la liqueur de son cousin, puis elle se met à les lécher et à les sucer avec méthode. Jean-Louis a ralenti le rythme ; il suit les effets du plaisir de sa compagne et il s'ajuste. À la fin, il ne bouge presque plus, mais il reste en elle, accompagnant les sensations de l'état second dans lequel elle se trouve, pour qu'à aucun moment après cette tornade le corps et les sens de sa compagne ne se sentent orphelins.

Kasuo est allé à la salle de bain et s'est rhabillé. Dans le portique, il embrasse sa cousine – non sans penser qu'elle n'est vraiment pas *onnarashii,* qu'elle ne se comporte vraiment pas à la manière des femmes dans la société japonaise et qu'elle n'en a pas le langage ni les attitudes. Il apprécie l'exception que représente Keiko, même s'il n'est pas sûr qu'il l'admettrait dans la vie ordinaire. Ils se donnent rendez-vous, chez les parents de Keiko, dans quelques jours... Tandis que Keiko revient rapidement vers Nana, Kasuo quitte l'appartement qui lui a fait connaître une femme blanche particulière, dont il n'a pas connu le visage... mais dont il a admiré et utilisé le sexe et la bouche.

Jean-Louis garde les sens de Nana en éveil. Avec une lenteur voulue, il caresse les hanches et les cuisses de la belle, il frôle la vulve avec son gland et tapote brièvement le clitoris, il pousse sa queue au milieu et au plus profond du sexe de sa compagne aveugle, avec toute la lenteur dont il est capable, sans à-coups, câlinant les chairs enflées et humides. Tous les neurones de Nana sont à l'affût pour compenser sa cécité temporaire. Elle est très fatiguée, mais incapable de dire qu'elle en a assez. Elle est sur un plateau : ni son esprit ni son corps ne peuvent déterminer s'ils veulent rouler dans le sommeil ou s'ils doivent s'abandonner encore jusqu'à ce que plus un seul mouvement n'excite ses sens.

Keiko, dans le dos de Jean-Louis, l'enlace. Ce dernier aussi a le corps endolori d'avoir bandé si longtemps et de n'avoir pas pu liquider son excitation. Keiko lui fait des douceurs dans les oreilles et lui chatouille les couilles ; Jean-Louis a un sursaut musculaire ; à pleine main, il saisit les fesses de Nana, les soulève et les ramène à lui avec fermeté ; il accélère le mouvement entre les cuisses roses de sa compagne ; l'un et l'autre accompagnent leur action de sons graves qui s'échappent de leurs bouches. Les mouvements s'enchaînent. Nana réagit aux soubresauts de la verge de Jean-Louis ; elle presse ses jambes, appuyées sur les épaules de son homme, et lui enserre la tête avec ses pieds menus, comme s'il s'agissait de ses mains, se demandant peut-être si c'est lui ou l'autre homme dont elle n'a presque rien connu. Jean-Louis chatouille la face plantaire avec son nez et avec sa langue ; alors, Nana sait que c'est lui. Keiko est retournée à sa position en tête de la table et elle caresse et embrasse la bouche et le cou de sa protégée. Alors, Nana prend la parole et dit : « Je veux Jean-Louis ». « Très très bientôt, ma chérie », répond Keiko.

Nana pense qu'il ne manque à son plaisir que le plaisir de son compagnon qui pourrait arriver, elle l'espère, en même temps qu'un ultime tressaillement bouleverserait ses propres sens. Juste à y penser, son organisme réagit ; ses glandes sécrètent les liquides et les mixtures nécessaires ; elle a chaud, elle salive abondamment, ses mamelons durcissent encore un peu plus, son vagin et sa vulve se mouillent davantage. En même temps, elle souhaite que les sentiments plus abstraits qu'elle réserve à son Jean-Louis et que l'attachement terrible qui les unit se concrétisent dans un orgasme, une jouissance commune. Leur prochain exercice les mènera là où elle le veut, car Jean-Louis viendra le pratiquer avec elle et en elle. Nana veut l'entendre jouir de près, dans l'organe même qui sert à lui dire qu'elle le veut, dans sa bouche. Qu'importe si elle ne voit pas la grande queue de son compagnon, qu'importe si elle ne peut pas la tâter et la masser de ses deux mains affamées ! Sa bouche ouverte en forme de gaine pour accueillir le sexe de Jean-Louis, ses lèvres, sa langue, ses joues, sa gorge, sa voix, sa respiration, les paroles qu'elle pourra prononcer pour lui dire qu'elle a terriblement envie de lui, pour lui dire toute la passion qui la dévore quand elle l'attend, quand il se connecte à elle de cette manière directe... Sa bouche, Jean-Louis le lui a souvent raconté avec tous les détails qu'elle voulait entendre, sa langue, sa gorge sont les endroits les plus suaves pour le plaisir. Elle le sait, car c'est là qu'elle exerce un talent quasi naturel, c'est dans ce milieu humide à souhait qu'elle perçoit le mieux les sensations qui parcourent le corps de l'être aimé, qu'elle peut goûter, dans l'extase et l'abandon, une nourriture plus douce que tout ce qu'elle avait pu imaginer jadis.

La queue de Jean-Louis ralentit son action dans le sexe de Nana, se retirant petit à petit, puis le pénétrant à nouveau mais sans aller aussi loin. Les mains de Keiko se sont mises à caresser le ventre de son amie et à exercer des pressions sur son mont de Vénus pour tenter de compenser ce retrait. Keiko a pris la place de Jean-Louis entre les jambes de Nana. Devant la vulve entrouverte, bâillante, avide, avant d'y plonger son visage, elle indique à Nana que l'objet de tous ses désirs se trouve tout près de sa bouche, à sa droite.

Keiko est folle des odeurs mélangées de ses amis et du goût salé-poivré résultats de leurs spasmes.

Avant de recourir au jouet qu'elle va utiliser pour entretenir, puis faire éclater les sensations de Nana, elle lèche les huiles sécrétées par leurs sexes et respire profondément.

Tandis que Nana tourne sa tête et tend le cou à l'aveuglette, qu'elle tente de se déplacer vers le bord de la table où elle se trouve exposée, cherchant le sexe dont elle veut se nourrir, elle appelle, implorant et ordonnant du même souffle, elle répète : « Donne, donne ». Au même moment, Keiko entame des caresses bien spécifiques qui, espère-t-elle, mèneront Nana au plaisir le plus intense de sa vie. Elle compte sur la simultanéité des orgasmes de Jean-Louis et de Nana pour clore, par un épanouissement sublime, cette improbable journée de jouissance. Keiko dispose de deux petits tubes de forme ovoïde, de sept ou huit centimètres à peine, reliés ensemble par un fil à une petite boîte de commande. L'état du sexe de Nana, ouvert et humide sans répit, invite à agir tout de suite. Keiko pourrait pousser facilement son jouet dans la lointaine cachette vaginale ; néanmoins, elle s'attarde à l'intérieur comme à l'extérieur des lèvres, elle surprend le clitoris qu'elle avait dégagé en en relevant le capuchon avec son pouce, elle enfonce l'objet à demi et cherche les endroits les plus sensibles et les secrets de Nana les plus sensuels.

Nana a une envie impérieuse de sucer, d'attirer sur sa langue le sperme à saveur fade de noisette et, au-delà de la coulée dans sa bouche, de percevoir tous les effets de son action et toutes les vibrations découlant du plaisir qu'elle aura prodigué à Jean-Louis. La langue aveugle de Nana est tendue vers le sexe bandé. Nana montre sa langue pour attirer la verge ; comme pour une parade nuptiale, elle l'expose en lui donnant des formes différentes, espérant déclencher l'envie irrésistible de s'y glisser. Sa bouche aussi change de forme, ouverte en largeur ou arrondie, elle est aussi mobile que le muscle qui tend un piège sensuel sans fin… Depuis toujours, néanmoins, c'est la roseur et la largeur de la langue de Nana qui inspirent Jean-Louis, qui appellent son gland, qui sollicitent sa verge, qui l'invitent à couler pour lubrifier et à jouir en abondance.

Le contact a lieu. Jean-Louis tient sa queue bien en main, terriblement fébrile et raide, et touche non pas la langue de Nana ni ses lèvres, mais sa joue. Sur la peau douce, il promène sa verge, l'humectant d'une belle goutte de liquide lubrificateur qu'il étend avec son gland. Ne disposant que de sa bouche, Nana tourne sa tête, cherche à l'attraper. L'heure n'est pas à la joute. Il ne s'agit pas d'une partie de cache-cache. Se ravisant, Jean-Louis va maintenir sa verge à l'ouverture de la bouche arrondie, tandis que les lèvres de Nana, formées sur mesure, reconnaissent le gland et commencent à le masturber. Elle le mâche, l'étire, le maltraite doucement. Elle alterne les pressions, les aspirations, les léchées. Sa salive abondante mouille en permanence le gland désormais en entier dans sa bouche. Nana avance la tête légèrement et le gland s'enfonce, elle l'éloigne et le renflement de la verge réapparaît entre ses lèvres. Ses joues se creusent ou se remplissent et montrent qu'elles aspirent fortement, faisant le vide autour de la chair avant d'agacer, du bout de la langue, le tissu dilaté du gland dans un tourbillon de salive.

Nana ouvre grand la bouche et avance la tête, invitation faite à Jean-Louis de pousser son sexe en avant, et signal pour Keiko… À mesure que la verge de Jean-Louis assure sa place dans la bouche impatiente de sa compagne, Keiko franchit une autre étape dans sa recherche de sensations de plus en plus intenses pour sa protégée et fait disparaître dans le vagin de son amie le jouet ovoïde. Elle pousse un bouton de la boîte de contrôle et, derrière les petites lèvres qui se sont tout de suite refermées, l'objet commence à produire des vibrations très douces, à la limite du perceptible. L'intensité de ce mouvement de massage interne pourra augmenter si Keiko, le jugeant à propos, en hausse l'intensité. En attendant, saisissant le jouet jumeau, qui vibre au même niveau, elle le place devant les lèvres gonflées et mouillées du sexe de Nana pour l'humecter. Les jambes ouvertes et toujours relevées de cette dernière donnent accès à une autre ouverture que Keiko entend bien rendre praticable et exploiter.

L'infime massage a un impact prononcé sur les sens de Nana. Percevant à peine les effets du vibrateur miniature – mais les percevant tout de même – elle leur devient très attentive. Sa tête et son sexe étaient déjà assaillis d'intenses impressions et voilà que des éléments à peine perceptibles envahissent son ventre, son corps et ses membres entravés. Quand Keiko déplace le deuxième jouet vers l'anus humide et s'en sert pour caresser avec insistance la rose des vents, Nana faillit interrompre la fellation pharaonique qu'elle avait entreprise.

La verge pointant vers le fond de la bouche, le frottement du gland sur les muqueuses, la pression des muscles de la gorge et, simultanément, un effet de succion tiennent le sexe bandé dans la plus serrée gaine de chair. Nana avance la tête par petits coups et tente, en enserrant le sexe, d'aller chaque fois un peu plus loin, espérant peut-être arriver à l'engouffrer tout entier. Loin dans la bouche, à l'orée de la gorge, elle garde la queue aussi longtemps qu'elle le peut, à la limite de sa respiration. Ainsi, il arrive que des larmes lui viennent aux yeux et qu'un mucus abondant – presque la liqueur de son compagnon – coule de sa bouche. L'effort musculaire l'entraîne dans une spirale de sensations de plus en plus denses. Plus ses tentatives se prolongent, plus son corps se contredit, balançant entre l'obligation d'éjecter la verge de sa gorge et le désir frénétique de l'avaler entièrement, quitte à s'étouffer. Mais elle ne doute pas un instant de son propre désir d'aller jusqu'au bout. Un appétit de chair l'habite, une faim de matière vivante. Elle voit dans l'assouvissement de son besoin, dans le goût impérieux de le satisfaire, la certitude que son envie sera apaisée. Sans mains pour presser la queue, pour l'aider à la faire gicler, Nana met une énergie d'assoiffée à faire jaillir la source. Le travail a transformé ses lèvres frémissantes en une chair enflée d'une beauté ardente.

Nana convoite la crème de Jean-Louis et le fait gémir, mais les sons qu'émet sa voix rauque, s'ils laissent voir son envie de répondre à la passion de sa compagne, ne montrent pas son intention d'y répondre *illico.* Cette position d'attente est reliée à l'action de Keiko qui, aux autres entrées du corps de Nana, insiste sans relâche pour que le plaisir déborde. Dialoguant avec celui qui roule dans le vagin, l'œuf vibrant à demi inséré dans l'anus masse le sphincter pendant qu'en alternance Keiko caresse le clitoris de ses doigts ou le suçote. La retenue de Jean-Louis et l'action de Keiko provoquent une sorte de désordre dans le corps de Nana, qui ne sait plus à quelles sensations se laisser aller.

Nana sent ses organes se dilater, se contracter et battre tel un cœur sexuel. Il faut que la torture des sens cesse et que ce cœur-là – ils en sont tous les trois conscients – exulte entièrement dans le corps qui le contient.

Keiko venait à peine d'augmenter le niveau de vibration des œufs lorsque Nana, qui continuait de masser la grosse verge au fond de sa gorge, l'éjecte avec force grognements et mucus. Simultanément, comme s'il y avait une connexion directe entre sa bouche et sa vulve, ses glandes surchauffées giclent et douchent le visage de Keiko. Surprise, la meneuse de jeu pousse dans le rectum l'œuf vibrant qu'elle tenait encore. Ces événements singuliers signalent, pour les uns et pour les autres, la fin de la retenue.

Nana précipite à nouveau sa bouche vers le gland excité, mais elle ne le suce plus que par accident, même si sa présence fait assurément partie de son plaisir. C'est Jean-Louis qui assure le mouvement de sa verge vers le fond de la bouche ronde et les lèvres, quand elles sont disponibles, massent la queue quand il la pousse ou la retire. Alors, la queue devient un être autonome, qui visite et revisite la bouche sans que Jean-Louis ne puisse la retenir, sans que des mots puissent décrire la réalité de l'action qui se déroule, ni les effets, ni les sensations, ni le résultat. Une force a pris le contrôle de la verge et la maintient pour peu de temps encore au comble de l'excitation, prête à jouir à tout instant. Indication plus qu'évidente : les sons qui envahissent et transforment la voix de Jean-Louis, exprimant sans un mot un plaisir intense et venant de loin, soutenus par une douleur réelle liée à la rétention, l'empêchent de reconnaître sa voix comme sa propre voix.

La verge lance une première fois un grand jet et enduit les parois de la gorge de Nana. Assailli de toutes parts, le corps jouissant de l'homme est devenu incontrôlable. Les tremblements et les bruits de bouche se mêlent, pendant que la salive de Nana et le sperme de Jean-Louis se confondent, pendant que les deux tubes ovoïdes vibrent désormais à puissance élevée dans son sexe et dans son petit cul, tels des soldats fidèles, dévoués et infatigables ; pendant que Keiko lèche, avec un appétit qui ne se dément pas, le clitoris et les lèvres enflées, à la chair usée, tandis que ses mains et celles de Jean-Louis enveloppent et caressent le ventre et les seins de la martyre sexuelle.

Enrobés de filaments translucides, les sons incertains qui coulent de la bouche de Nana parlent de transe, mais rien n'est sûr, sinon sa jouissance, sinon la jouissance de Jean-Louis dans sa bouche dévoreuse, sinon la jouissance de Keiko, à la passion cannibale, qui est transportée par les jets drus sortant de manière sporadique du sexe de Nana. La salive de l'Orientale se mêle aux sécrétions de sa protégée. Le mélange enivrant provoque des chaleurs intenses à Keiko, qui perçoit des contractions dans son sexe, des sensations qui s'installent dans sa vulve inondée et qui la renversent sans qu'elle ne se soit masturbée ni même touchée. Sexe et corps, corps et sexe, Nana jouit sans relâche, dans une certaine confusion ; elle tremble, elle a des spasmes... les sons qu'émet sa bouche frôlent le délire et saoulent d'envie qui les entend, qui se fait des images des sensations qui roulent dans ce corps-là. Et tout recommence, comme si elle revivait à la suite tous les orgasmes de la journée.

Keiko réduit progressivement l'intensité vibratoire des jouets cachés dans le corps envahi. Elle s'affaire ensuite à les sortir de leur cachette en utilisant les fils qui relient les tubes à la boîte de commande. Elle tire, avec une lenteur volontaire, puis relâche son mouvement ; elle ne veut pas que les jouets brusquent les muscles des organes qui les ont accueillis. La sortie même de l'un des objets, quand Keiko le freine dès l'ouverture de la vulve, entraîne des soupirs inattendus ; quand elle ralentit de même celui qui paraît à l'orifice anal, le plaisir semble plus grand encore.

Nana est pareille à une morte de plaisir ; elle gît sur la table, membres affaissés, bouche ouverte, jambes tombantes à l'une des extrémités. Keiko défait l'un des liens qui retiennent les bras de Nana à la table et masse doucement le poignet et l'avant-bras, puis défait l'autre lien et recommence. Entre-temps, tandis que Keiko aide Nana à rouler sur le côté, Jean-Louis est allé s'habiller sommairement d'un vêtement de sport et rapporte pour Nana une confortable robe de chambre en ratine de coton. Le regard toujours bandé de noir, elle reste sur la table, les jambes repliées, ramenées vers son ventre. Quand elle décide qu'il est temps, elle les glisse hors de la table et s'assoit. Nana se retrouve dans les bras de Jean-Louis. Keiko a enfilé un pantalon léger sous son *yukata* avant de réduire l'éclairage à sa plus simple expression et d'arrêter la musique qui jouait en filigrane depuis des heures. Elle revient vers le couple, s'insère entre Nana et Jean-Louis ; les grands bras de ce dernier les attachent, comme la première fois qu'ils ont dormi ensemble. Alors, tout est consommé : Keiko tire sur la boucle de tissu opaque et rend la vue à celle qui a offert son corps et qui a voulu partager ses organes, ses muscles, ses nerfs, ses cris... tout comme ses pensées et ses émotions, qui a voulu risquer son autonomie pour satisfaire sa folle inclination à se montrer et à se donner physiquement, fantaisie intense qu'elle a assumée jusqu'au bout.

La tête dans les cheveux de Keiko, Nana ouvre les yeux doucement. L’ombre d’un sourire apparaît sur ses lèvres et elle semble étourdie ; ses épaules arrondies montrent son absolue fatigue. La belle graphiste semble souffrante ou ivre. Elle se laisse glisser de la table, enfile la robe de chambre avec l’aide de Jean-Louis, puis s’affaisse dans ses bras. Il la transporte dans leur chambre. Keiko et lui la bordent quelques instants, jusqu’à ce qu’un ronflement parfaitement cocasse les surprenne.

L’ordonnatrice a rempli ses promesses et elle aussi est épuisée. Elle est allée au bout de sa tendresse à l’égard de Nana en répondant à son désir. Aujourd’hui, son attirance pour Jean-Louis s’est reportée entièrement sur la compagne du professeur. Ce mot, « professeur », la fait sourire ; étudiante… professeur, graphiste… et elle, Keiko, pendant plusieurs heures cheffe d’un orchestre sexué. Qu’est-ce que ces mots peuvent bien vouloir dire ?

V

Le vendredi, dès après les cours de Jean-Louis et le travail de Nana, ils roulent, avec Keiko, vers les Cantons-de-l’Est, jusqu’à Sutton. Pour ne pas retarder leur départ et pour se rendre la tâche plus facile, ils ont décidé de ne pas utiliser leurs équipements de ski, mais d’en louer sur place, au besoin. À l’exception de leurs vêtements de soirée et de sport, de la caméra numérique, de l’éclairage et de l’ordinateur portable de Jean-Louis, ils partent légers. Ils ont réservé à prix d’or la plus grande des chambres d’une charmante pension victorienne, dont le restaurant est réputé. Pendant ces courtes vacances, ils vont jouer dehors, mais ils comptent aussi profiter des plaisirs de la vie d'hôtel, tandis que Jean-Louis souhaite rapporter des images troublantes de ses compagnes enlacées. Dans une heure et demie, ils y seront.

Ils avaient prévu, depuis quelque temps déjà, s'offrir deux fins de semaine à l'extérieur de la ville. Toutefois, ils diront après coup qu'une autre raison les a poussés hors de leur appartement montréalais cet hiver. Ils espéraient, chacun pour soi, que cette première sortie leur permettrait de prendre une distance salutaire, de se retrouver, cette fois, plus simplement après l'expérience inoubliable vécue autour du corps transcendé de Nana, qui les aura marqués pour toujours. Cette sortie était d'autant plus nécessaire qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de parler entre eux des événements de cette journée mémorable. Ils craignaient, à leur insu, de se retrouver dans le même espace et qu'une nouvelle rencontre hebdomadaire ne puisse égaler en intensité la précédente ; ou bien, pour faire des images, comme Jean-Louis aime en écrire dans son carnet de notes, ils redoutaient de ne pas réussir à être une nouvelle fois, simultanément, comme des anges et comme des bêtes, comme des monstres chimériques au paradis des dragons ou comme des saints jouissant de toutes les souffrances de leur état.

La pension charmante, son décor victorien, évoque une époque révolue où les mœurs différaient. Le décor est tel, dans les couloirs et dans les pièces communes, qu'ils s'attendent presque à rencontrer des dames en robes de soirée en forme de dôme, à la taille étroite, et des messieurs portant des cols amidonnés, dans des queues-de-pie sombres. Il n'en est rien, mais l’impression demeure. Ils savent que de doux vices et des invitations pressantes à transgresser les mythes sociaux se cachaient sous les raides tenues puritaines ! En réalité, après quelques efforts d’imagination, les interdictions d’alors n’étaient vues que comme des prétextes à jouir intensément, à la condition que ce fut en secret.

Dans la grande chambre aménagée sous les combles avec un goût exquis, calé dans un fauteuil et devant un feu de foyer aux braises ardentes, Jean-Louis savoure son plaisir. Dehors, la neige et le froid ; à l’intérieur, une chaleur réconfortante ; sous ses yeux, les formes affolantes de Keiko et de Nana, leurs corps à demi nus… Elles se préparaient pour le dîner, se coiffant, se maquillant légèrement, se promenant d’un miroir à l’autre, Keiko – à la suggestion de Nana – ne portant elle aussi que de petites culottes « craquantes ». Jean-Louis jouit de son privilège ; il remplit ses yeux des belles tournures de ses compagnes : de leurs hanches et de leurs tailles fascinantes, de la plénitude de leurs seins, de leurs fesses à suçons, de leurs cheveux roux ou noirs, de leur chair blanche ou mate, en miroir, de leurs cuisses et de leurs jambes menant au délire, de leurs pieds comme de la dentelle… et de leurs sexes, l’un dénudé, l’autre chevelu, de toutes les parties de leurs corps illustrant, par le contraste, la plus gracieuse et la plus hardie des harmonies.

Deux femmes sensuelles, illuminées par la vie d’hôtel, l’une d’ici, en apparence, et l’autre, d’ailleurs – une rare étrangère – l’une et l’autre accompagnées d’un seul homme, élégant certes, mais d’un certain âge, le couple à trois fut, dès son arrivée dans le portique de la salle à manger, l’objet de conversations scandaleuses et d’une réelle envie. Imaginant que ses compagnes ressentaient le même plaisir que lui à paraître devant cet aréopage campagnard, se sentant tout à coup effronté comme il ne le fut jamais de sa vie, Jean-Louis profitait de leur promenade de groupe au milieu des tables, pour laisser croire, aux yeux qui suivaient leur déambulation, qu'il s'insinuait dans le tissu de leurs robes moulantes pour caresser les fesses de l'une ou de l'autre de ses amies. Tandis que les dames surveillaient les mains du « mari », les messieurs gardaient les yeux fixés sur les seins souples qui, non harnachés par un soutien-gorge, exposaient la forme bandée de leurs mamelons.

Faisant confiance à la réputation du chef, ils choisirent un repas gastronomique à six services et se contentèrent de champagne tout au long du repas. Jean-Louis finissait de commander quand ils se rendirent compte du silence que leur présence imposait à la salle. Tous et toutes, bouches cousues, semblaient attendre le début de leur conversation comme une révélation. Quels pouvaient bien être les sujets abordés par un trio aussi évidemment sexuel pendant un repas mouillé de bulles ? Devant le silence qui les entoure et l'examen dont ils font l'objet, ils conviennent, à voix basse et à demi-mot, en attendant le premier service, de provoquer doucement l'assemblée. Ils se tiennent bien droits ; Jean-Louis parle si bas que ses « épouses » l'entendent à peine ; petit à petit, sa voix s'élève et les oreilles autour d'eux devinent qu'il décrit en termes civilisés – non sportifs – la performance exemplaire d'un joueur des Coyotes de Sherbrooke, l'équipe de hockey qui mène le championnat local. Ne voulant pas être en reste, Keiko et Nana y vont de leurs propres performances. Pendant que Jean-Louis raconte en détail la manière dont le joueur, s'apprêtant à aller se doucher, se défait pièce par pièce de son équipement et apparaît nu comme à la naissance, exhibant ses muscles dans un vestiaire dégoulinant de testostérone, Nana, discrète mais visible, caresse ses mamelons, tandis que Keiko, qui joue avec ses cheveux, place une mèche dans sa bouche et montre sa langue en train de la lustrer.

Le maître d'hôtel, enfin, percevant le silence qui s'était installé, met fin à la torture de la salle en augmentant le niveau sonore ambiant. La musique envahit l'espace et, le reste du repas, à l'exception de quelques regards libidineux qui ne perturbaient que ceux qui les portaient, put se dérouler normalement. L'arrivée du sommelier contribua aussi à changer la donne, car en décrivant le vin qu'il allait servir, il fit diversion. Pendant qu'il parlait, le regard du pauvre homme s'est fixé sur les seins libres de Nana – libres mais tout de même couverts ! – sans qu'il ne puisse en détacher les yeux. Il se mit à bafouiller et ses gestes sont devenus lascifs, tenant le cul de la bouteille et y promenant ses doigts avec nervosité, incapable de retenir ses mouvements, poussé par un démon cruel, comme s'il tâtait les fesses d'une Canadienne-française catholique, en ayant conscience de sombrer irrémédiablement dans la luxure... Jean-Louis vint à son secours en lui disant : « Oui, merci, merci, c'est très intéressant, merci. » Le trio fit ses délices des contorsions du caviste et ils fabulèrent longuement à ce sujet pendant leur repas, imaginant des scènes parmi les plus folles.

Ils furent les derniers à quitter la salle à manger non sans avoir bu, sans complexe, une deuxième bouteille de champagne. Effervescents comme le vin, ils se retirèrent dans leur chambre, heureux des tourbillons qu'ils avaient provoqués dans quelques esprits ensommeillés, calmes, assez fatigués pour se coucher, Jean-Louis entre elles.

Ils se collèrent comme des amoureux. N'étaient-ils pas ici pour continuer de s'aimer à corps perdu, pour se dépasser dans un corps à corps sensuel infini ? Voyageuses et voyageur des sens, ne considéraient-ils pas leur quête libertine comme la quête d'un Graal, une révélation personnelle ?

Jean-Louis est étendu sur le dos, les mains derrière la tête, les yeux ouverts, revoyant le film de la journée, tandis qu'une main de Keiko à sa gauche et l'une de Nana à sa droite le caressent. Il se laisse aller aux douces sensations et leur raconte l'histoire du *Pavillon des Parfums-Réunis,* de Qu You, une anecdote du pays des Wu, au début de la période Ming, en Chine. C'est l'aventure sentimentale de deux femmes, deux sœurs, qui aimaient un même homme, qui le fréquentèrent ensemble, simultanément, jusqu'à ce que leur relation soit découverte. Grâce à leur détermination, elles parvinrent à convaincre les parents, de part et d'autre, de ne pas les séparer et, au contraire, d'agréer à leur vœu d'être réunis pour toujours. Alors, un mariage fut organisé, un mariage d'amour à trois, comme cela n'est possible que dans les légendes...

Tout en respectant le déroulement du récit de Qu You, Jean-Louis, inspiré sans doute par l'action des mains habiles sur sa verge, ajoute des détails et allonge l'histoire plus que nécessaire. Quand il renonce à résister aux caresses insistantes de Keiko et de Nana, il leur dit qu'il les aime et il gicle sur son ventre. Tandis que Nana joue avec le sperme onctueux en l'étendant, Keiko soutient le plaisir de l'homme en poursuivant ses manipulations au ralenti. Là-dessus, sans trop bouger, s'assurant que la détente qu'elles recherchaient pour Jean-Louis est atteinte, elles s'endorment dans ses bras et rêvent d'unions, comme dans les légendes venues de pays lointains.

Le lendemain matin, ils petit-déjeunèrent de fruits et de viennoiseries puis, satisfaisant à leurs velléités sportives, s'emmitouflèrent pour parcourir la rue principale du village. Malgré leurs lunettes noires, le soleil éblouissant et le froid arctique leur firent plisser les yeux tandis que des larmes gelaient sur leurs joues. Ils revinrent assez rapidement à leur pension et se calèrent devant l'âtre, dans des fauteuils profonds, attendant l'heure prévue des massages qu'ils avaient réservés la veille. Après un déjeuner frugal, ils regagnèrent leur chambre en silence.

Tous trois songent au déroulement des prochaines heures, aux sensations intenses que Keiko et Nana voudront partager et aux images de leurs corps enlacés que Jean-Louis souhaite capter. Il ne s'agit pas de faire semblant ; il s'agit d'être intense comme chaque fois qu'elles laissent leurs corps exprimer des sentiments ; elles doivent être naturelles : oublier le preneur d'images et penser à leur plaisir.

Les réflecteurs et les diffuseurs de lumière, que Jean-Louis installe, réduisent l'attrait de la chambre, mais quand leurs yeux se sont habitués à la puissance de l'éclairage, elles découvrent même des zones d'ombres, tandis qu'une certaine intimité se recrée. Jean-Louis s'éloigne pour préparer son équipement de prise de vue (trépied, objectifs) et laisser les femmes se dénuder et se familiariser avec le grand lit entouré de lumière. Elles se regardent ; elles se frôlent ; leur désir, pour ainsi dire permanent, et leurs qualités sensuelles se réveillent à mesure que les effleurements se répètent. Déjà, pendant quelques secondes, à l'aide d'un téléobjectif, Jean-Louis saisit une main de Nana – la texture de la peau, la longueur de ses doigts, le mouvement et la forme qu'il suppose

– et une partie de la chair qui la met en valeur. À cette distance et sous cet éclairage, la carnation dorée de Keiko contraste éminemment avec de la pâleur rosée de Nana – une découverte qui ravit Jean-Louis. Le tissu de leur peau chatoie, ajoutant aux détails qu'il recherche.

Assises sur leurs talons, leurs jambes et leurs cuisses insérées les unes dans les autres comme des V tête-bêche, leurs peaux fraîches et nuancées se rencontrent. Leurs mamelons durcis se touchent presque ; leurs hanches frémissent au contact des mains… Dans leurs visages, en tête-à-tête, leurs bouches entrouvertes invitent aux baisers et annoncent, en même temps, que leurs chevelures libres ne vont pas tarder à s'emmêler.

Keiko, la première, a les seins plus lourds que ceux de Nana et pourtant leur poids ne les empêche pas de se tenir en position haute ; ses mamelons enflent facilement, le cercle de leurs aréoles se restreignent, se confondent avec les pointes et ils s'érigent en faisant grande impression à la seconde, un peu moins pourvue, mais à l'imagination fertile. Nana ne conçoit pas de caresser les seins de Keiko ou d'en sucer les pointes sans commencer par les soupeser, les presser et s'en remplir les mains. Ces gestes, doux à tous les égards, la caméra de Jean-Louis en capte une partie : les pouces à l'extérieur, les mains en coupe soulèvent les excitantes et souples mamelles, qui prennent la forme des paumes et poussent les tétons vers le haut ; puis, les mains remontent et… les seins se retrouvent libres ; le geste recommence, les masses de chair dociles remplissent les formes amoureuses et les pouces effleurent les mamelons gros et fermes, bandés comme des queues. Nana reprend ses gestes ; à plusieurs reprises, elle roule les pointes entre ses pouces et index. Keiko se laisse faire ; la tête renversée, elle offre sa poitrine à Nana. Les mains insistantes reviennent à la charge et les doigts exercent des pressions qui mettent les tétons en valeur. Ils les pressent et les tournent de plus en plus longtemps, testant leur élasticité. Ils les étirent, les transforment en verges miniatures. Nana place ces petits « sexes » dans sa bouche, alternativement, et les suce avec méthode et délicatesse. Keiko apprécie... Elle aime depuis le début les caresses de Nana et fait des petits bruits pour le lui faire savoir.

Nana, qui a initié l’action, et Keiko, qui s’est posée au début en jouisseuse, s’engagent lentement dans leurs recherches de sensations, comme si elles voulaient faciliter la tâche du cadreur. Keiko ramène sa tête et cherche la bouche de Nana. Leurs lèvres s’effleurent. Jean-Louis cadre très soigneusement avant d’appuyer sur le déclencheur et d’enregistrer quinze secondes de lumières et d’ombres. Le baiser s’amorce. Les mains de Keiko prennent la tête de Nana et l’inclinent pour favoriser la réunion de leurs bouches. Le baiser se développe. Nana abandonne sa tête à Keiko qui lui lèche le visage comme une chatte lave ses petits… puis les lèvres entrouvertes se soudent, des effets de succion se font entendre, des effets de respiration, des appels d’air nécessaires à la poursuite de l’action. Leur position assise empêche leurs corps de se toucher. Elles s’agenouillent et leurs cuisses se font face, leurs ventres se collent, leurs seins s’emmêlent, les bras de Nana enserrent la taille de Keiko, le baiser de Keiko se prolonge… tandis qu’elles perçoivent dans leurs jambes, à cause de leur position précédente, un engourdissement qu’elles doivent combattre. Elles s’étendent de tout leur long, la tête de l’une aux pieds de l’autre, et elles massent leurs jambes ankylosées et réchauffent leurs pieds de leurs souffles et de leurs pressions.

Pendant qu’elles se détendent, Jean-Louis rapproche ses trépied et caméra. La position étendue des deux amies ne favorise pas la prise de vue des détails qu’il recherche et ne met pas en exergue, comme il le souhaite, la couleur de leurs peaux et la texture de leurs épidermes. Son équipement redisposé, il peut saisir, au ras de la lumière, le galbe des muscles de leurs cuisses et une partie de leurs hanches qui se font face.

Dans la position où elles se trouvent, ayant rétabli la circulation du sang dans leurs jambes, elles sont naturellement portées à faire minette. Étendues sur le côté, elles n'ont qu'à soulever une jambe pour donner accès à leurs chairs moelleuses et laisser apprécier l'humidité de leurs sexes. Le clitoris de Keiko impressionne Nana, qui ne se rassasie pas de le redécouvrir, rose presque blanc, sous un capuchon de peau plus sombre, fruit attirant, gros et juteux, qui se contracte et se dilate en douceur, qui se laisse dénuder sans cesse, qui détraque les yeux et la langue. Keiko est attirée par les lèvres gonflées de Nana, qui s'arrondissent, qui forment la partie gourmande d'un fruit pelé, une pulpe prête à manger. Elle les tâte, elle les modèle avec sa main, un doigt au milieu...

Dans la position qui est la leur, Nana et Keiko, étendues entre les jambes l'une de l'autre, approchent leurs têtes et leurs bouches des ouvertures humides devant leurs yeux. Ahuries d'admiration, elles sortent la langue avant même d'y être arrivées et la lancent en avant, comme le muscle vif d'un colubridé qui explore les objets en les frôlant.

Jusqu'à ce jour, Jean-Louis n'avait pas remarqué à quel point les corps de Keiko et de Nana s'harmonisaient, à quel point ils étaient complémentaires. Il profite de sa position, en dehors du feu de l'action, pour jouir de son regard sur leurs formes et pour tenter de capter leur désir. Malgré tout, il commence à être franchement troublé. Sa recherche esthétique est malmenée. Sa grosse queue se meut librement dans son ample pantalon de sport et il lutte contre l'idée d'y toucher ou de la masser. Son intérêt visuel lui permet encore de résister. Il garde les deux mains sur sa caméra, non sans gémir en silence.

L'étroite association des corps de Nana et de Keiko les transformait en un être étrange qui n'avait que des jambes à ses extrémités. Les autres membres se tenaient serrés autour d'un noyau constitué de deux lobes secoués de spasmes, qui se séparaient à l'occasion en leur milieu et produisaient des bruits de succion, une sorte de respiration avant qu'elles ne se réunissent à nouveau. Le plaisir des jouisseuses consistait à récolter les liquides excitants qui s'écoulaient de leurs sexes – à l'évidence, un exercice sans fin, puisque leur action même produisait une belle quantité de fluide. Le bonheur de Jean-Louis consistait à mémoriser numériquement ces coulées de cyprine mêlées de salive.

Si, au début, les enlacées étaient conscientes de se donner en spectacle et que cela participait à leur plaisir, elles ne se préoccupent plus du cinéaste ni des images ou des séquences qu'il capte, car leur attention en est aux sensations qu'elles se donnent. Leurs bouches ouvertes et leurs langues pointées fouillent dans les lèvres enflées. Un « animal minuscule » caché là, dans cet espace où chacune avance les yeux fermés, sert de guide à leurs mouvements. Nana et Keiko sentent qu'elles se dirigent vers un grand moment et c'est un détail qui déclenche le tout. Dès que Keiko, pour faire une pause et respirer profondément avant l'assaut final, retire sa langue du clitoris de son amie, son visage est inondé… Quand elle jouit, Nana ne réussit pas à contenir ces chaudes giclées. Après une seconde, Keiko replonge son visage dans le sexe de Nana ; au cœur des effluves qui l'enduisent, elle aussi tombe dans le plaisir.

Face à face, dans une pose moins contraignante, les amies se désenlacent avant de se reprendre et profitent des sensations découlant de leurs orgasmes. Nana hume l'odeur de son propre sexe dans le visage de Keiko et récupère dans le cou de son amante une traînée du liquide translucide qu'elle avait d'abord éjaculé dans son visage. De fortes émotions étreignent Nana qui se presse tendrement contre Keiko.

« J'ai apporté les œufs », dit Keiko, un peu plus tard, après qu'elles eurent récupéré un peu d'énergie. Elles étaient demeurées dans le lit, dans les bras l'une de l'autre, toujours nues, les yeux à demi-clos. Jean-Louis avait couvert leurs corps et éteint ses réflecteurs : une nuit temporaire était arrivée d'un seul coup.

« Les œufs ? répond Nana, sous l'emprise de la tendresse de Keiko, quels œufs ? » « Ahhh ! » ajoute-t-elle aussitôt, alors que son visage s'éclaire d'un sourire qui en dit long. Keiko suggère, si Nana souhaite qu'elles s'en servent, de décider elle-même de leur usage et de lui en réserver la surprise. « Tout à l'heure, dit Nana ; pour le moment, serre-moi fort contre toi, pendant que j'y pense. »

Plus tard encore, Jean-Louis, qui se fait toujours discret, lit dans le fauteuil en face du foyer. Il attend ; à l'occasion, il lève les yeux de son livre ; rien ne sera dit, mais il saura précisément à quel moment il devra rallumer ses lampes, à quel moment les amoureuses voudront se reprendre. Keiko, étendue sur le dos, s'étire comme un chat s'étire, comme si elle voulait occuper toute la longueur du lit. Nana, assise à ses côtés, examine les minivibrateurs et le fonctionnement de leur boîte de commande. Elle en teste un sur ses seins : elle rit ; elle les teste sur les mamelons de Keiko : elle est bouleversée du résultat. Nana se déplace avec ses instruments. Entre les jambes de son amie, qui s'ouvrent et se relèvent naturellement, elle va travailler à l'aise. Elle mouille la vulve à grands traits avec toute la salive de sa bouche, puis commence aussitôt après à faire glisser le petit tube mécanique entre les lèvres et sur le clitoris. Devant le plaisir que prend visiblement une Keiko qui ne retient pas des couinements, Nana se plaît à continuer à la masturber. Elle n’est pas en reste avec son propre sexe. Au creux de sa main, elle maintient l’autre tube à la verticale et le fait vibrer entre ses grandes lèvres. Cette torture ne peut pas durer. Nana insère simultanément les objets dans leur fente de chair et les pousse de deux doigts sans à-coup au fond de leur vagin, puis glisse le bouton de commande vers le niveau de puissance le plus grand. Dans la profondeur où ils se trouvent, les œufs vibrants nagent, en quelque sorte, et sont un peu lents à produire un effet soutenu. Heureusement, quand ils y arrivent, le transport qu’ils produisent est irrésistible.

Dans les jambes de Keiko toujours ouvertes, Nana installe les siennes en ciseaux et fait en sorte que leurs différences puissent s’embrasser. Les qualités mouillantes du sexe de Nana font merveille et celui de Keiko est tout de suite généreusement humecté. Maintenir cette position est assez doux, mais les amantes savent qu’elles peuvent tirer bien plus de plaisir en frottant avec constance leurs vulves et particulièrement leurs clitoris, en se donnant des « coups de sexe », en fait en se cognant lorsqu’elles se mettent à pousser leurs bassins vers le milieu de l’autre. Ce bel accouplement de Nana et de Keiko, réunies en leur milieu, sur un pivot imaginaire qui se trouve entre leurs jambes, demande des efforts physiques pour en tirer le meilleur parti.

Le mouvement est fascinant et le voyeur, Jean-Louis, ne peut détacher son objectif de ces sexes qui échangent des liquides et font des bruits, de ces muqueuses qui bavent, de ces frottements qui produisent les unes à la suite des autres des sensations impossibles à décrire, qu'il faut exprimer par des sons, des sensations composées, résultat de l'effort conjugué des muscles pour se frapper et de l'excitation sexuelle qui provient du contact prononcé de la chair. À chaque coup, leurs têtes se renversent un peu, leurs bouches ouvertes parlent abstraitement, leurs respirations se décalent. Puis, les muscles se tendent encore et encore et encore : Jean-Louis admire les ventres, les cuisses, les bras des amantes qui participent à un effort complexe car, pour se donner et se prendre dans ce coït imprévu, qui n'aura pas besoin d'être interrompu, pour en tirer le plaisir le plus grand, il faut demeurer en place. Les amoureuses ont le torse relevé et elles s'appuient sur leurs coudes. Elles se regardent. Elles doivent pousser leur bassin vers l'avant pour se coller à l'autre au plus près. Inconfortables, leurs hanches pliées doivent être flexibles. Les muscles de leurs ventres – souples d'habitude, bandés comme la peau d'un tambour – supportent une grande partie du poids de leurs corps...

Keiko et Nana sont portées à compter les coups qu'elles se donnent avant de se reposer. Elles vont jusqu'à huit, jusqu'à dix élans, puis s'arrêtent cinq, six, sept secondes. Elles se regardent sans cesse ; le regard qu'elles se portent frissonne au même diapason que le reste de leurs corps ; elles se baisent ainsi dans leurs yeux, avec une intensité croissante, car c'est là qu'elles apprendront, autant que dans le rythme de leurs respirations et de leurs grognements, que la jouissance, en face, va arriver.

Jean-Louis filme méticuleusement la scène. Il cadre des plans fixes, des plans serrés comme ceux d’un photographe qui affinerait ses images en chambre noire au millimètre près… mais il a de plus en plus de difficulté à le faire. Devant lui, les femmes qu’il aime sont terriblement excitantes. Leur action inédite perturbe ses sens. Il leur envie leur sexe, il leur envie cette lutte, il envie le plaisir qui va les submerger. Qui est là…

Le rythme qu’il faut, difficile à maintenir dans leur posture, produit l’orgasme attendu. L’effort a rosi leurs joues, leurs chairs sont traversées d’une multitude de signes nerveux, leurs voix roulent des bruits et des sons, tandis que leurs regards éclatent de passion. Mais leurs mains sont les plus folles : elles cherchent à se rejoindre, s’accrochent aux jambes, serrent les cuisses ou tout ce qu’elles trouvent, tentant de maintenir les vulves traversées de spasmes collées l’une à l’autre pendant que le plaisir court.

Elles se sont détachées, mais restent à proximité. En elles, les œufs vibrent toujours, soutenant et prolongeant les frissons qui les traversent. Elles ont encore des ardeurs, d’autres emballements ; une fois de plus elles se rapprochent ; leurs grandes lèvres, leurs clitoris se reconnaissent ; ils se frottent un peu et aussitôt un nouvel élan… À cette étape, Nana ne peut plus se retenir : des spasmes traversent son ventre ; elle se déhanche et, sans discontinuer de jouir, arrose leurs lèvres et leurs vulves de quelques saccades d’ors brûlants… Les jets prodigués par Nana constituent une sorte de point d’orgue, la fin d’un opéra sensuel où le théâtre et le chant, celui de sirènes exaltées, avaient été réunis sans arrière-pensée ni retenue.

C’était le désir de Jean-Louis de capter les gestes d’amour de ses amies, mais, à chaud, il ne pourrait pas dire précisément ce qu’il a filmé. Au moins a-t-il pu constater que les orgasmes qui se sont enchaînés sous ses yeux se donnaient de l'appétit et se nourrissaient les uns les autres. Il a d'abord été charmé; ensuite il s'est trouvé envoûté par ce qu'il voyait. Plus tard, ses sens ont été si terriblement provoqués qu'il en a ressenti une fièvre. Il déclenchait des séquences, la bouche ouverte, comme s'il allait l'instant suivant s'abreuver à l'une des deux fontaines sous ses yeux. À d'autres moments, il souffrait derrière sa caméra; il se dandinait pour distraire son énorme sexe qui balançait dans son survêtement...

Non pas débandé, mais revenu à un peu de réalité, Jean-Louis démonte son éclairage et range son équipement. Il jette souvent des regards attendris aux amoureuses qui se démêlent petit à petit de leur posture et de leurs accessoires vibrants. L'après-midi s'achève; il fait sombre. Ils doivent se reposer à tout prix et refaire leurs forces. Jean-Louis implore une place, dans le lit, entre elles, et c'est tout naturellement que leurs mains se rencontrent sur la queue de Jean-Louis érigée au milieu. Mais l'homme ne sera pas satisfait, pas vidé de sa souffrance, pas maintenant, car les sirènes ont cessé leurs chants : elles dorment.

Elles ont eu beaucoup de mal à sortir de la torpeur dans laquelle elles étaient tombées. Si ce n'était de Jean-Louis, qui les a forcées à se lever, Nana et Keiko auraient pu dormir toute la soirée et se réveiller, au milieu de la nuit, égarées. Ils sont les derniers à se présenter à la salle à dîner. Silencieux au début du repas, ils s'animent à mesure que les bulles (ils s'en tiennent au champagne) dégourdissent leurs esprits. Ils parlent discrètement du déroulement de leur après-midi, de l'usage des œufs et de la position en ciseaux que Keiko et Nana pratiquaient pour la première fois. Tout en se promettant de recommencer dès qu'elles en sentiront le désir, les amies se demandent comment elles réussissent à lier une telle quantité d'orgasmes. Sans pouvoir répondre scientifiquement, l'une déclare que c'est « parce qu'elles le veulent » et l'autre parce qu'elles sont « dans un contexte de confiance et d'amour ». Les complices parlent longuement de leurs rencontres et du hasard merveilleux qui leur a fait découvrir l'intensité du plaisir à trois ; ils évoquent vaguement une notion de « dépense » inconditionnée de soi, faite de dons, de partage et de gestes d'amour qui, entre eux, n'ont jamais été mesurés. Ils ont l'impression que leur relation est un rêve éveillé et qu'ils se trouvent à mettre en pratique une sorte d'utopie sexuelle, dénuée de ces monstruosités humaines que sont l'envie du pouvoir et le désir de la possession, concepts à l'origine de toutes les guerres et de tous les crimes...

Ils n'avaient pas encore fini de refaire l'histoire du monde à leur manière – et n'étant pas Zeus ni Jupiter – qu'une fatigue terrible les assaillit. Ils rejoignirent leur chambre bras dessus bras dessous et, après une toilette rapide, s'endormirent enlacés.

Après le petit-déjeuner, la température étant devenue plus clémente, ils firent une longue promenade au-delà du village, sur des chemins et dans des champs, heureusement balisés, uniformément blancs. Au retour, ils se rendirent à leur séance de massage, puis s'attablèrent pour le déjeuner. « Nous n'allons pas laisser s'écouler trop de temps avant de faire couler l'homme », dit Nana, parlant comme une acéricultrice. « Profitons de notre sieste pour faire la récolte », répond Keiko, qui s'y connaît en érables. Ils rirent, Jean-Louis un peu intimidé, ses compagnes plus dégourdies.

Keiko prend la queue de Jean-Louis entre ses lèvres, pour le moment sans passion apparente ; elle la fait grossir, en attendant Nana qui s'installe derrière, entre les cuisses de son compagnon, le forçant à soulever une jambe. Elle tient les œufs dans ses mains et, aussitôt installée dans une position commode, les met en marche. Nana semble avoir développé un goût prononcé pour ces objets ! Elle prend un vibrateur au creux d'une main, l'autre au bout de ses doigts ; elle place le premier sur les couilles gonflées et les caresse doucement ; Keiko, d'un regard à Nana, lui fait comprendre que l'effet a été immédiat, que le raidissement de la queue est spectaculaire et qu'elle va entretenir l'objet dans sa bouche ; Nana réserve à l'autre objet une action plus percutante encore. Elle a sous les yeux le petit orifice de Jean-Louis et il lui semble que des vibrations à cet endroit pourraient avoir un effet imprévisible. L'objet est moins dangereux que les doigts de Nana et probablement plus efficace dans son action. Elle enduit le vibrateur de son mieux de beaucoup de salive et le place au centre du sphincter, commençant une manipulation en arrondi et exerçant des pressions. L'action semble plaire à Jean-Louis, qui le manifeste par des bruits de bouches appropriés ! Nana, pour sa part, est échauffée par l'excitation de l'homme. Elle remplace l'œuf qu'elle promenait sur les testicules par sa langue, mouillée à souhait, et place l'œuf entre ses cuisses, à l'ouverture de sa vulve, à la verticale entre ses grandes lèvres. Un mouvement à peine perceptible, de haut en bas, fait raidir son clitoris. Tout d'un coup, elle veut se laisser aller et, en même temps, elle ne le veut pas. Elle geint en même temps que Jean-Louis ; comme lui elle doit se retenir pour faire durer le plaisir. Les amoureuses de Jean-Louis sentent bien les efforts que fait ce dernier pour se détendre, pour se déconcentrer des attentions dont il est l’objet, de manière à prolonger leurs actions ; et elles, elles sont ravies de pouvoir continuer de sucer, de lécher et de masser son bel objet de chair. Quand Nana délaisse temporairement les bourses pour jeter un œil sur l’anus de Jean-Louis, elle constate que ses pressions constantes ont détendu le muscle annulaire et que l’objet vibrant est à demi enfoncé. Fascinée, elle joue à le pousser et à le tirer, arrachant des plaintes et provoquant des mouvements de fesses – qui se resserrent. Devant, Keiko reçoit le contrecoup. Les muscles de Jean-Louis se tendent et ce mouvement propulse ses hanches vers l’avant... et sa queue au fond de la bouche passionnée de Keiko, à l’orée de sa gorge tendre.

Il n’en faut pas davantage pour sentir que le moment de conclure approche. Dans ses resserrements de fesses Jean-Louis « avale » l’œuf qui se mouvait dans son cul, tandis que Nana oublie celui qui vibre à l’entrée de sa vulve. Elle va se consacrer, simultanément, à lécher les bourses de Jean-Louis – ce qui lui permet d’être visuellement au premier niveau du plaisir que lui donne Keiko – et à retirer le vibrateur au meilleur moment, en tirant lentement sur le cordon dès le début de son orgasme. Cette tâche est ardue, car Jean-Louis geint depuis de nombreuses minutes et, malgré qu’elle en perçoive la montée sonore, il faudra qu’elle en devine le moment crucial.

Quelques secondes encore pendant lesquelles l’homme chante très fort la fin de la bataille et où Keiko commence à recevoir le sperme dans sa bouche ; au même instant, le vibrateur apparaît au milieu du sphincter ; la pression musculaire est très forte et Nana doit freiner l’objet pour que sa sortie accompagne la jouissance de Jean-Louis dans sa durée. L’œuf est sorti. Nana le maintient entre les fesses serrées pour que ses vibrations continuent de se diffuser dans la chair et participent au « repos du guerrier ».

Dans les yeux de Nana, un désespoir s'exprime. Elle voulait obtenir une part de la semence de Jean-Louis, mais sa position et ses occupations l'ont maintenue éloignée de la source. Elle tend le cou et se rapproche ; Keiko comprend sa détresse et lui présente la queue ; Nana pompe farouchement le sexe de Jean-Louis, mais il ne rend plus de nectar. Alors, elle cherche la bouche de son amie, elle cherche sa langue et trouve là un peu de la saveur de l'homme. Sous les yeux étonnés et admiratifs de Jean-Louis, leurs langues collantes se tiraillent, débordent de leurs bouches vers leurs joues... Leurs lèvres enflées sont d'une grande beauté. Elles se sont usées sur son sexe et sur ses bourses et leur ardeur les a transformées en Aphrodite dévoreuses. Ce serait un euphémisme de dire qu'elles semblent heureuses de leur état.

Le reste de l'après-midi se déroule lentement devant un feu de foyer ; en début de soirée, les amoureux apprécient de se trouver devant un repas de choix accompagné de vins fins. Au cours du dîner, une image traverse la tête de Jean-Louis et il s'empresse de la donner à ses amies : « Vous m'avez fait jouir comme une église qui brûle ! », a-t-il déclaré avec le plus grand sérieux, avant que son visage ne se transforme en un immense sourire. Cette phrase pourrait tolérer diverses interprétations, mais ce sera pour une autre fois. Un peu plus tard, ils s'endorment ensemble et rêvent du bonheur qu'ils ont et, puisqu'ils dorment, ils s'abstiennent d'en remercier le ciel ! Le lundi, au cours de l'avant-midi, ils prennent la route : *sayonara* Sutton ; *ohayo* Montréal.

VI

Après leur séjour dans les Cantons-de-l'Est, ils hésitèrent à repartir pour Québec, malgré qu'ils l'eurent prévu. Ils ne regrettaient pas la petite fortune qu'ils avaient laissée dans la charmante auberge, mais, tout de même... Sans se l'avouer, ils cherchaient un prétexte pour ne pas bouger de leur cocon et ils peinaient à en trouver un. Ce qui les ennuyait le plus, en réalité, c'était de faire le trajet sur l'une ou l'autre des autoroutes qui menaient à la capitale, véritables freins à toute libido. À la fin, pourtant, ils demeurent fidèles à leur projet et ils choisissent de se mettre en route le vendredi avant-midi, d'utiliser l'autoroute de la rive nord, de manger et de se dégourdir les jambes à Trois-Rivières...

« Vous pourrez vous divertir pendant que je conduis », suggère Jean-Louis, pendant que chacun boucle ses bagages. « Et vous vous faciliterez la tâche si vous portez des robes plutôt que des pantalons », insiste-t-il lourdement. Elles obtempèrent, en se moquant gentiment de celui qui se prend tout à coup pour un professeur, et elles répliquent, ensemble : « Comme si nous ne le savions pas ! » Pour le narguer, elles mettent leur petite culotte dans leur sac à main et sortent les fesses à l'air ! Tous trois se sont réconciliés avec l'idée de faire « de la route ».

Jean-Louis conduit et semble absorbé dans ses pensées ; Nana et Keiko, au début, sont silencieuses, puis elles se mettent à parler chiffons ; plus tard – ils étaient déjà rendus à Maskinongé – la première signale à la seconde que ses dessous sont « mieux », mais que sa garde-robe de culottes laisse encore à désirer. « Nous irons ensemble, à la première occasion, pour te trouver des tissus fins et des modèles de sous-vêtements plus aguichants » ; un peu plus tard – ils venaient de passer Louiseville – Keiko dit à Nana : « Puisqu'il s'agit d'aguicher, quand nous irons dans une lingerie, nous nous ferons accompagner de notre conducteur... après tout, c'est pour lui » ; Jean-Louis prend le sage parti de sourire discrètement, se disant qu'il trouvera le moyen de s'esquiver à la dernière minute, mais, jusqu'à Trois-Rivières, il grommelle.

Dans la ville du sieur de Laviolette, ils déjeunent dans un bistrot du Bourg-du-Fleuve. Nana évoque à mots couverts le fantasme de Keiko, qu'ils devraient concrétiser pendant leur séjour à Québec. « Nous en ferons la fin de semaine de notre amie », reprend Jean-Louis. Après leur repas, ils se promènent dans le parc portuaire, respirant un peu d'air marin. Avant de reprendre la route, Nana aménage la banquette arrière, du côté droit, en y entassant leurs manteaux, puis le siège avant, côté passager, est avancé et basculé.

Dans le cocon ainsi aménagé, Nana s'installe confortablement, en biais, les jambes écartées et Keiko, à son tour, se vautre dans les bras de son amie, dos à elle, elle aussi jambes ouvertes, mais sa robe est relevée jusqu'à la taille, et son sexe est offert aux rayons obliques du soleil qui envahissent la voiture, comme il est donné aux regards avides du conducteur. Cette installation rappelle à Keiko la première fois où elle s'est retrouvée nue dans les bras de Nana, dans une pose semblable, observée par le professeur. Cette fois, Nana seule va officier à la cérémonie sacrée de son plaisir, en procédant très lentement, ainsi en ont-elles convenu.

Nana caresse le ventre et les hanches de soie de son amie et effleure, après avoir joué à démêler quelques poils, les lèvres de son sexe. Ses doigts n'appuient pas plus que le poids d'une plume et leurs mouvements, comme l'air, tourbillonnent et papillonnent. Nana s'efforce de lui transmettre des sensations en la touchant à peine. Keiko se laisse aller à la plus béate des détentes, s'offrant aux touchers comme si elle n'avait pas du tout l'intention d'être menée à un orgasme. Elle se délecte des attouchements superficiels, mais non moins réels, qui s'additionnent. À plusieurs reprises, Nana délaisse la vulve de son amie pour dessiner son visage, ou lisser ses cheveux, ou pour palper ses cuisses dorées avant de revenir à ses chairs palpitantes. Jean-Louis, pour sa part, jette souvent un œil dans son rétroviseur et il s'en trouve plus ému par la tendresse qui se dégage de la scène que par son aspect sexuel. C'est à La-Pérade que les effleurements de Nana se rapprochent de ceux qu'il convient de prodiguer à une allongée en passe de jouissance. C'est évidemment Keiko qui donne le signal de son changement d'état. Les caresses patiemment ajoutées les unes aux autres ont vaincu sa passive résistance. Aux petits sons qu'elle lance répondent des pressions intenses ; elle est pénétrée avec *mæstria* par Nana dont les doigts, à l'intérieur, bougent avec virtuosité. Jean-Louis, qui avait commencé à ralentir, range la voiture sur l'accotement. Le spectacle de la jouissance de Keiko est lancinant. À l'exception d'un léger glissement, son corps n'a presque pas bougé, ses jambes sont toujours ouvertes et son sexe est encore dans la main immobile de Nana, enveloppé. La représentation dure si longtemps – peut-être plusieurs minutes – que Jean-Louis, par signe, s'inquiète. Nana lui demande silencieusement de patienter. Elle retient tendrement son amour d'amie, celle qui a bien voulu l'honorer d’une telle musique. Elle la retient tout près d’elle, tentant maintenant de la relever, de la rapprocher de sa poitrine… difficilement… pour que Keiko, qui n’a pas rouvert les yeux, brûlante, ne glisse sur le plancher de la voiture. Un effort surnaturel se produit et, tant bien que mal, Keiko rassemble ses membres et se hisse dans les bras de Nana. Jean-Louis redémarre.

Ils s’inscrivent à la réception du Concorde où ils avaient réservé une grande chambre. Nana et Keiko, courbatues, regardent le paysage par une fenêtre du dix-septième étage tandis que Jean-Louis leur signale quelques points d’intérêt. Avant de faire plus, ils vont s’étendre, se reposer un peu, s’étirer.

Depuis la grande cérémonie organisée par Keiko pour Nana et la découverte, par elle, ce jour-là, des œufs vibrants, leurs activités sexuelles se sont modifiées. Elles, surtout, en sont devenues des adeptes, quoique Jean-Louis aussi y ait trouvé son compte. Le plaisir intense qu’ils ont appris à tirer des pénétrations anales, par exemple, et la facilité qu’ils ont trouvée à les effectuer en douceur, les ont convaincus rapidement.

À l’hôtel, pendant qu’ils rangent leurs vêtements, Keiko montre à Nana la jolie petite valise qu’elle a trouvée pour ranger leurs œufs. Elle y a ajouté un pot de crème lubrifiante, un produit désinfectant neutre, des serviettes sèches, d’autres humides dans des sachets individuels, des piles de rechange, même un vaporisateur d’eau de Cologne… le tout disposé avec raffinement. La vue de cet attirail à sensations émoustille Nana, qui se remet à fabuler, à imaginer, toujours, des occasions de jouissance.

Au hasard des expériences de la vie, dans ce domaine, dans « une autre vie », jadis, Nana avait fait l'apprentissage d'une exceptionnelle pratique – qui jamais ne quittera sa mémoire – et qui consiste à éprouver un intense plaisir sexuel et à en ressentir toute la jouissance au milieu de quelques personnes étrangères, mieux, au milieu de la foule. Alors, Nana entreprend de convaincre Keiko de provoquer son plaisir, tout à l'heure, pendant leur promenade sur la terrasse Dufferin.

Nana suggère à Jean-Louis d'aller les attendre dans le hall de l'hôtel ; elles le rejoindront dans dix ou quinze minutes. Sur le lit, Keiko est nue. Nana la caresse, la presse contre elle ; elle lui dit : « Tu vas voir comme la sensation est intense. Devant les gens, c'est comme si tu étais une actrice. » Pendant qu'elle lui parle, elle la masturbe doucement, comme elle l'a fait, plus tôt, pendant le voyage. Maintenant, elle lèche la vulve de son amie et constate que son sexe est prêt à recevoir le petit vibrateur. Elle le pousse sans effort à l'intérieur. Keiko relève ses jambes et ses cuisses et Nana enduit son petit trou de la crème lubrifiante. Pendant quelques minutes, elle caresse l'anus tout en exerçant des pressions légères. Petit à petit, l'ouverture se dessine et l'objet glisse tout seul dans sa cachette orientale. Keiko étend ses jambes ; Keiko veut encore des baisers, car elle est fébrile. Elle sent les objets dans son corps, qui ne sont séparés que par une fine membrane. Avec l'aide de Nana, elle se relève. Pour tester, elle pousse le commutateur. Elle a des jambes de coton ; elle s'accroche à Nana ; elle coupe les vibrations : « Je ne pourrai pas ! », dit-elle. « Mais si », répond Nana, qui l'aide à s'habiller, « tu l'as poussé au plus fort ; au début, il faut y aller doucement. » Pour assurer à Keiko un meilleur contrôle du fonctionnement des œufs, elles sacrifient même le fond d'une poche de son manteau pour y glisser, de l'intérieur, la boîte de contrôle. Elles quittent la chambre et rejoignent Jean-Louis ; Nana l'informe discrètement que « Keiko a les deux œufs en elle. À un moment ou un autre, elle va jouir. Sois attentif et prévenant. »

Sur la terrasse, Keiko semble mieux contrôler le niveau des vibrations, l'augmentant pour faire monter le plaisir, le diminuant ou le coupant même pour le retarder. Elle s'est accrochée aux bras de Jean-Louis et de Nana, à qui elle fait part de ses sensations quasiment à la minute. À plusieurs reprises, elle demande à s'arrêter ; elle s'appuie alors à la balustrade et laisse tomber son regard vers le fleuve, vers les bateaux, vers les traversiers qui fendent les glaces inlassablement. Puis, dos au fleuve, elle observe les passants qui ne se doutent pas de son état. Tous trois reprennent leur promenade et se dirigent, comme plusieurs, vers les glissoires où tant de gens s'amusent. Keiko est souriante ; elle est heureuse de ce qu'elle découvre à Québec, mais elle est aussi un peu inquiète. En cette fin d'après-midi, alors qu'elle déambule avec ses amis, contrairement à toutes les autres personnes dans ce lieu, elle assouvit son corps de plaisir.

« Je diminue l'intensité, leur dit-elle, mais ça monte toujours. » Keiko arrête de marcher ; elle ne sait plus trop quoi faire des envahissantes sensations qui la traversent ; si elle n'était pas en si aimante compagnie, elle paniquerait. Jean-Louis et Nana l'entourent de leurs bras et se pressent contre elle pour lui improviser un cocon ; le visage de Keiko plonge dans le manteau entrouvert de Jean-Louis ; elle souffle très fort contre sa poitrine où elle étouffe ses plaintes et ses cris, jouissant en plein air, ses cris se mêlant aux cris de bonheur des enfants qui glissent, qui glissent, comme elle, dans une sorte d'état second, au milieu des badauds, et qui sourient dans la musique de saison diffusée par les haut-parleurs...

Pendant la soirée, ils dînent au restaurant tournant au sommet de leur hôtel. Jean-Louis raconte un peu d'histoire de Québec à Keiko, met en contexte des éléments du passé, d'autres de l'actualité. Ils iront au Musée des beaux-arts et ils arpenteront les étroites rues de la Nouvelle-France telles qu'elles apparaissent aujourd'hui dans la basse-ville. Vers la fin du repas, ils parlent des sensations vécues depuis le matin. Keiko dit qu'elle aimerait recommencer l'expérience de l'après-midi, ajoute qu'une prochaine fois elle sera moins inquiète, propose même qu'une autre fois, regardant Nana intensément, elle aimerait le faire à deux. Sur la même lancée, la tendre Keiko supplie presque qu'ils se prêtent à son fantasme dès le samedi après-midi, qu'elle est anxieuse de voir si elle sera à la hauteur de son désir. Ainsi, que l'expérience soit particulièrement réussie et intense ou qu'elle ne fonctionne pas, ils pourront la reprendre le jour suivant. Après le repas, ils vont marcher sur la Grande-Allée, en direction des murs de la vieille ville, mais le froid est si piquant, à cause du vent, qu'ils reviennent bientôt à leur hôtel se réchauffer dans leur chambre.

Ils se font apporter à boire et tentent de mettre un peu d'ambiance en diminuant l'éclairage et en ouvrant complètement les rideaux pour faire apparaître la ville illuminée dans la grande chambre fade de leur hôtel moderne. Ils sont tous les trois à la fenêtre, silencieux, appuyés les uns aux autres, les bras de Jean-Louis autour des épaules de Keiko et de Nana, leur tête inclinée se rapprochant de l'autre. C'est ainsi, devant une partie du fleuve et de la ville endormie qu'ils commencent à se déshabiller, lentement, comme s'ils le faisaient sans le faire, suspendant leurs mouvements par des pauses, déboutonnant seulement pour pouvoir glisser sous le tissu une main fraîche ou une autre brûlante et créer un contact, de peau à peau, si rassurant. C'est ainsi qu'une main de Nana et l'une de Keiko se rencontrent sur le ventre de Jean-Louis, que s'ouvre complètement sa chemise et que la ceinture débouclée de son pantalon laisse paraître un sous-vêtement noir, moulant, où elles savent, sans qu'elles n'y touchent, pouvoir trouver un objet sexuellement attirant.

Leurs trois têtes rapprochées, ils tiennent un conciliabule : Nana, toujours drôle, propose d'arroser la ville ; Jean-Louis précise, pour le faire, mettons-nous en tenue plus nue ; Keiko, prudente, s'exclame : *Kuwabara ! Kuwabara** *!* Ses amis ne comprennent pas ce qu'elle vient de dire, mais son expression est si cocasse qu'ils se mettent à rire. Leurs têtes sont si près qu'ils en profitent pour s'embrasser de la manière qui leur est si particulière, à trois bouches, à trois langues, à trois corps enlacés, mais d'une seule passion. Leurs caresses mutuelles s'étendent ; bientôt, les vêtements jetés derrière eux forment un amas ; alors, ils peuvent prétendre, derrière la vitre de leur fenêtre, être nus devant la ville. Leurs baisers, leurs frôlements, leurs attouchements plus pressants, leurs souffles, leurs mains dans les cheveux, leurs salives, leurs regards, leurs chairs qui se brûlent, leurs doigts un peu partout, leurs jambes entremêlées au point de risquer leur équilibre, leurs introductions dans le corps d'un autre, leurs paroles coulantes comme leur respiration, leur joie quand ils découvrent des chairs molles désormais bandées, leur appétit, leur désir infini de réunion, de fusion, leur envie totale de l'autre, ici, maintenant, devant la nuit et les lumières de la ville.

* *Kuwabara ! Kuwabara !* Vous devez prononcer ces mots pour éviter que la foudre ne s'abatte sur vous ! *Kuwa* signifie « mûrier » et *bara* signifie « champ » ; l'ensemble : « champ de mûriers ». L'expression interpelle le dieu du tonnerre, qui n'aime pas le mûrier.

En ce moment, où ils sont « en tenue plus nue », où la queue de Jean-Louis pointe vers la Lune, où les bouches des femmes sont pleines de salive et d’autres paroles mouillées, où des mains se rencontrent et se déplacent sur une barre levée, Jean-Louis tend son corps, ventre et bassin en avant, sexe raide à craquer, qui s’avance et se retire entres les lèvres dégoulinantes de Keiko et de Nana, en face-à-face, de part et d’autre de sa queue, leurs lèvres se rejoignant en des baisers grands ouverts mais furtifs, englobant sa verge mobile, elles, léchant aux passages répétés de la chair, le gland, son frein, le méat, la hampe, délicieux maïs enduit de beurre et de sel, se trouvant à la frotter comme il se doit, du seul fait de son mouvement, les langues lubrifiant le mécanisme en continu, bouches folles de joie et de désir qui resserrent leurs efforts quand Jean-Louis, qui sent son corps tout raide, près de l’effondrement, au bord d’un précipice de dix-sept étages, leurs bouches étranglent le gland au moment où il souffle son foutre dans le vide extasiant, pendant qu’il pousse des plaintes et des gémissements, des exclamations et des mots appropriés, des soupirs et des exhalaisons, dans la tiédeur de leur chambre, s’amusant à regarder son sperme fixé sur la vitre glacée.

Après l’événement qu’ils ont nommé, par la suite, « Des larmes sur la ville », Jean-Louis est soudainement devenu très fatigué ; il s’est excusé et est allé se coucher dans l’un des deux grands lits que compte la chambre. Keiko et Nana jettent un œil dans le petit réfrigérateur pour y trouver à boire ; elles jettent leur dévolu sur une demi-bouteille de champagne, mais elles ne trouvent pas de verres ; qu’importe, elles boiront au goulot. Elles s’installent côte à côte, bien serrées dans la causeuse. L’alcool aidant, la conversation devient très intime, sentimentale, entrecoupée de baisers et de caresses. Keiko dit à

Nana qu'elle a fait un rêve, dans la voiture, après les frôlements qu'elle lui a faits. Un rêve érotique, bien sûr !

— Ah ! Oui, quoi ? Ça m'intéresse toujours, tu le sais !

— Tu as bien raison de t'y intéresser, car tu en étais l'héroïne et le personnage principal.

— Reste-t-il du champagne ?

— Il me semble qu'il y en avait une deuxième bouteille, répond Keiko.

— Alors, raconte-moi, dit Nana, en se débattant avec le bouchon.

— Voilà ! Qui sait d'où viennent les rêves ? Tu voulais que Jean-Louis t'excite... je suppose que tu avais une envie de jouissance, que tu cherchais un stimulus... tu lui demandes de me lécher... tu ne me demandes pas mon avis... tu dis à Jean-Louis que la « petite » a besoin de soins (je te signale, en passant, que je suis de la même taille que toi)... nous sommes dans un endroit qui ressemble à un parc... en tous cas, il y a deux bancs face-à-face et ce sont des bancs de jardin public... il y a des bosquets qui nous mettent à l'abri des regards immédiats, mais quelqu'un pourrait surgir... je relève ma robe, j'écarte mes jambes... tu dis : étends-toi, ma chérie, mets une jambe sur le dossier pour que je voie bien ce que fait ton professeur... comment il t'enseigne les frissons... tu donnes tes ordres depuis l'autre banc, où tu es assises, robe relevée, jambes ouvertes et où tu te masturbes... tu ne restes pas longtemps calée sur le siège... tu es bientôt sur le bout des fesses... en fait, tu veux mieux voir les mouvements de la langue de Jean-Louis... tu veux mieux voir mon sexe ouvert... tu veux mieux voir mon visage, quand le plaisir va arriver... tu veux tout voir... Jean-Louis sait ce que tu veux, alors il prend son temps… il détache son visage de ma vulve pour que tu puisses la regarder, toute mouillée… tu te masturbes toujours, mais lui et moi nous voyons bien que tu vas bientôt craquer… tu poursuis tes mouvements de doigts… tes deux mains sont actives… tu es maintenant debout, tu viens te placer juste à côté de nous… nous savons que, souvent, la stimulation de ton sexe te donne envie de pisser… que cela vient par à-coups… nous voyons que cela arrive tout de suite… tu dis à Jean-Louis : bois, mon amour, et il lève la tête et cela jaillit de ta vulve et cela rejoint sa langue et son visage… ce n'est pas un jet très net… tu fouilles sans répit entre tes lèvres… moi, je fais des sons… ce que je vois m'allume terriblement et j'en veux aussi… je sens que Jean-Louis a délaissé mon sexe… je veux de ton jus – c'est ce qui compte – et je te dis : fais-moi boire aussi… tu t'es rapprochée et, là, j'ai vu que Jean-Louis triturait ton anus… et là, pour la première fois, tu m'as fait boire volontairement, par amour, la boisson chaude qui vient de toi… et la sensation de ta liqueur qui coule sans cesse sur mon visage et dans ma bouche… cet effet-là a déclenché, chez toi, un orgasme comme je ne t'en ai jamais vu ni entendu… et je l'ai vue, cette jouissance, directement dans ta vulve… au-dessus de mes yeux et… et tous tes organes m'ont dit que – si cela n'était pas une rêverie – ce serait une inénarrable réalité.

La deuxième bouteille de champagne n'était plus qu'un souvenir : au fil du récit enflammé de Keiko, rien n'avait pu contenir leur soif. Elles se trouvaient drôles ; elles s'encourageaient dans leur sensuelle excitation ; elles avaient des éclats de voix, mais aucun n'a semblé troubler le sommeil de Jean-Louis… Tant mieux ! Elles ouvrent les draps de l'autre lit ; elles vont s'étendre. Elles s'aiment pleines de folie, elles se touchent partout, elles se sucent longtemps et se font des marques sur la peau… Nana va chercher des serviettes dans la salle de bain. Elles sont couchées, assises, les jambes en l'air, debout, à quatre pattes sur le lit, étendues, ouvertes, en ciseaux, s'embrassent énormément, se masturbent, se pénètrent… Le moment approche. Keiko arrive au bord de l'orgasme ; elle se retient ; Nana vient placer ses jambes de chaque côté du corps de sa chérie ; elle la chevauche à la hauteur de sa poitrine ; la tête de Keiko est appuyée sur des serviettes pliées, qui débordent. Toutes les deux préparent leur finale. Elles veulent y arriver ensemble. Elles y arrivent, et, comme dans le rêve de Keiko, Nana, par amour, donne à boire à son amie. Après avoir joui de tous les détails de leurs gestes, lançant les serviettes sur le sol, éteignant les lumières, refaisant le lit, se couvrant, elles s'endorment enroulées, comme deux chattes qui frissonnent, qui ont sans cesse besoin de se réchauffer.

Les belles amies dorment encore. Jean-Louis a commandé les petits-déjeuners et il ne les réveillera que lorsqu'ils seront servis. À moitié réveillée, Nana dit : « Nos moments intimes nous poursuivent même dans le sommeil ; nous nous aimons, nous nous endormons et notre repos est rempli de rêves qui continuent nos gestes ; nous nous réveillons et nous les poursuivons… » Ils méditent ces paroles, mais n'y ajoutent rien.

Nana et Keiko manquent de sommeil ; Jean-Louis sort dans le couloir les plateaux du repas, accroche à la porte, l'affichette « Ne pas déranger / *Do not disturb* » et va se promener dans la ville. Vers 11 heures 30, elles se réveillent, au moment où le téléphone sonne. « J'ai trouvé un petit restaurant sympathique pour notre midi, annonce Jean-Louis. Je viens vous chercher bientôt. » Après le repas, ils se promènent dans la ville historique, touristes parmi d'autres.

Il fait déjà sombre quand ils reviennent à leur chambre du dix-septième étage.

• • •

L'idée fixe de Keiko, son obsession, quand elle participe à une action sexuelle, ce sont les scènes où elle peut goûter à tout, avec tous ses sens. Téméraire, elle préfère les circonstances où les sensations les plus fortes peuvent survenir et, dans les tableaux qu'elle élabore comme dans ceux où elle est simple participante, elle cherche chaque fois les occasions de se dépasser et d'en tirer les plus grands effets. Kamikaze du plaisir, elle veut se trouver sans cesse au cœur du jouir.

Voir où elle se trouve, ce qu'elle fait, ce qui se passe, est essentiel – quoique l'impossibilité de voir, si cela fait partie du jeu, peut, à l'occasion, rendre la vue à celle qui serait aveuglée ; voir le détail des sexes en mouvement et en voir les effets sur les corps entiers. Toucher librement à la chair de l'autre, palper la surface sensible des organes qui s'exposent, c'est, pour Keiko, toucher à l'âme ; au-delà, son désir de pénétrer un corps et la passion qui l'entraîne se multiplie quand le mouvement s'ajoute. Sentir l'enivre et renforce ce qu'elle voit et touche, sentir la précipite dans l'autre aussi sûrement que ses doigts ou sa langue, sentir non pas une essence isolée, mais les substances combinées, intrigantes, de corps qui, ces jours-ci, s'offrent à elle simultanément. Goûter, absolument goûter, en même temps que sentir, les jus des sexes de ceux qu'elle aime et qu'elle désire jusqu'au sublime plaisir cannibale... sa bouche, sa langue, ses joues, sa gorge comme réceptacle des substances les plus pures données par les muqueuses de ses amante et amant. Entendre ; il faut entendre et recueillir les sons provenant des corps humains pour mesurer le bouillon d'ardeur et pour que le plaisir exprimé atteigne son sommet. Nul plaisir, nulle souffrance ne s'expriment mieux que par la voix, qui résonne longtemps après que les ondes se soient évanouies ; les yeux et les oreilles sont la mémoire du plaisir sexuel ; autrement, dans le silence, c'est la mort. Que serait la jouissance dans le corps d'une Keiko morte ? L'ampleur du plaisir s'accorde avec l'annonce faite à Keiko que sa vue, que son nez, que ses oreilles, que ses doigts et que sa langue seront appelés à prendre part à tous les instants et à tous les gestes posés dans la scène qu'elle a inventée pour eux.

Il est presque dix-huit heures. Ils sont nus, étendus sur l'un des grands lits de leur chambre. Ils sont nus parce qu'ils aiment être nus ensemble et qu'ils doivent l'être pour la suite des événements, quand le moment sera venu, quand leurs tendresses verbales et leurs caresses les y auront menés. En bougeant sur le lit, ils s'installent petit à petit. Keiko leur a expliqué la scène qu'elle souhaite voir se concrétiser, qu'elle aimerait vivre avec eux, pour réaliser son fantasme. Keiko est étendue sur le dos au milieu des draps blancs, les jambes relevées et ouvertes, tandis que Nana, tête-bêche, s'installe au-dessus d'elle. Les fesses de cette dernière offrent, aux yeux de Keiko, juste au-dessus de sa tête, un délicieux panorama de ses rondeurs, de son petit trou, de ses lèvres qui bâillent et de son mont de Vénus. Nana a déjà le visage installé entre les cuisses de son amie et commence à la lécher, mais, au milieu de ses fesses surélevées, son propre sexe est inatteignable pour la bouche orientale. Les mains de Keiko, se tenant aux hanches de son amie, lui permettent de se soulever et, un temps, de coller sa bouche aux grandes lèvres à demi ouvertes, mais cette position ne peut être tenue.

Pour remédier à la situation, Jean-Louis place un oreiller plié en deux sous la tête et les épaules de Keiko. Elle peut maintenant voir les lèvres de son amie d'aussi près qu'elle le désire, elle peut sentir son sexe et se délecter de son intime saveur. Espace de plaisir, les cuisses et les fesses ouvertes de Nana sont aussi le lieu d'action de Jean-Louis. Tandis que l'étudiante japonaise se concentre sur le clitoris de la graphiste, elle voit apparaître le gland puis la queue entière du professeur d'histoire au-dessus de son nez et de sa bouche. Vue de si près et par en-dessous, l'organe semble énorme. Keiko renverse la tête assez pour prendre le gland dans sa bouche et l'enduire d'une abondante salive. Jean-Louis promène sa queue de haut en bas entre les lèvres de Nana, puis la replonge dans la bouche de Keiko. Après quelques-uns de ces échanges de chaleur, au milieu des *mm-mmm,* il pénètre sans effort jusqu'au fond du vagin de sa compagne, d'un seul mouvement, avec la lenteur qui a fait sa réputation, jusqu'à ce que ses couilles viennent frapper contre la vulve et qu'il marque un temps d'arrêt ; il reprend ; il donne des petits coups, à l'intérieur, comme s'il pouvait aller plus loin ; il frotte son gland au fond de la muqueuse en nage ; il est attentif aux contractions musculaires qui serrent son membre gonflé. Keiko profite de la disponibilité des bourses pour aller d'elles au clitoris de Nana, traitant les unes aussi amoureusement que l'autre. Nana offre son sexe pour le plaisir de la verge de Jean-Louis et pour celui des yeux, du nez et de la langue de Keiko. L'homme retire sa queue du sexe de Nana et la glisse dans la bouche avide à proximité ; il lui donne la forme de son organe en même temps que les crèmes qui l'enduisent. Il répète plusieurs fois le même mouvement, remplissant la bouche de Keiko des saveurs et des odeurs qu'elle recherche. Quand la queue de Jean-Louis pompe le sexe de Nana lentement et sans relâche, elle fait des bruits de bouche, des petits airs simples, avec la même régularité. Quand les oreilles de Keiko sont pleines de la musique de son amie, elle accompagne ses notes de variations de son cru. Les sons produits s'ajoutent aux gestes et composent les premières gammes d'une sonate pour trois instruments de chair.

Au fil des mois, l'étrange complicité qui s'est développée entre elles rend les sensations provenant de leurs sexes quasiment interchangeables. Keiko ressent les effets de la queue qui se meut dans la vulve de Nana et Nana voit sans les voir et sent la chaleur de ses jus couler dans la bouche de Keiko. La simultanéité de leurs attitudes ou l'apparition de leurs désirs laisseraient croire à leur gémellité, si elles n'étaient pas si différentes de formes. Il en va de même de la montée de leurs plaisirs, de l'accélération de leurs souffles et des musiques et des cris qui envahissent l'intérieur de leurs corps avant de devenir audibles à d'autres.

Le mouvement de la verge de Jean-Louis n'a pas cessé. Le branle puissant de ses hanches, qui induit au plaisir avec la régularité du balancier d'une horloge – quasiment sans âme, tellement l'émotion y paraît peu – artiste comme un athlète peut l'être – la régularité pousse les sens ainsi soumis à son action à la limite du supportable. Nana et Keiko savent qu'au moment de l'explosion de leurs jouissances, comme à l'instant de la sienne propre, Jean-Louis va poursuivre avec la même désespérante efficacité la motion de son corps jusqu'à l'épuisement du désir, que jamais il n'abandonnera le plaisir donné à l'autre sous le prétexte de l'arrivée du sien.

L'action constante de Jean-Louis permet à Keiko de voir, comme elle ne les a jamais vus, les détails qui la fascinent. Ses mains qui, au début, gardaient écartées les fesses de Nana, s'affairent ailleurs : le pouce de l'une, mouillé et remouillé de sa salive, entre et sort lentement de l'anus fleuri, arrachant à son amie de cœur des sonorités exemplaires ; l'autre pouce, dessous, pointé sur le clitoris, exerce des pressions en arrondi. Après quelques petits tours, le pouce s'en va, remplacé par la langue de Keiko ; puis revient le pouce, puis revient la langue... Le plaisir de Nana monte ; sa voix laisse filer des avant-notes ; sa vulve est détrempée et humidifie le visage de Keiko. Celle-ci, à l'approche du plaisir, soulève ses hanches pour placer son sexe encore plus près de la bouche et de la langue de Nana, et pour lui faciliter la tâche quand elle cherche, avec ses doigts, les points sensibles au milieu de ses lèvres. Nana grogne un peu ; elle va basculer ; les oreilles de Keiko sont aux aguets : la douce amie veut se souvenir de la chanson mouillée de son amie ouverte ; Keiko aussi, qui attendait la musique pour se mettre à chanter, sent un trouble considérable l'envahir, mais il faut qu'elle résiste encore pour ne pas perdre l'ouïe, l'odorat, la vue, le goût, le toucher de tout ce qui va s'offrir à elle dans les prochaines secondes. Quand Nana commence à chanter, Keiko lape à l'ouverture de ses lèvres ; quand la queue de Jean-Louis tremble, quasi simultanément, la bouche grande ouverte de Keiko attend que son désir soit comblé. La verge en nage sort de la vulve de Nana ; Keiko la happe avec sa bouche et en tire un grand trait de crème ; elle ressort de la bouche de Keiko pour replonger dans le sexe de Nana, jusqu'au fond, entretenir la jouissance ; elle ressort de la vulve et, vis-à-vis de la rose des vents, poussée par un désir absolu, elle pénètre l'anus que Keiko avait préparé de ses doigts et de sa salive. Nana jouit ; Jean-Louis imite Nana qui continue de jouir. Ses fesses ouvertes montrent sa vulve et les coulées dorées et la précieuse cyprine tomber de son sexe vers le visage et la bouche de Keiko ; Nana s'effondre sur le visage de Keiko, barbouillant davantage sa peau duveteuse tandis que l'amoureuse orientale plonge sa langue épuisée mais heureuse dans la béance de chair vive, dont les muqueuses battent la mesure. Keiko ne s'entend pas crier ; elle n'entend pas son propre cri ni n'entend le bruit de son souffle. Elle se concentre sur le mélange des saveurs dans sa bouche, s'en tient au plaisir de Jean-Louis et aux soubresauts de la jouissance de Nana. Ces circonstances se mesurent en minutes. Keiko se laisse aller ; elle a réussi, avec un effort surhumain, à garder les yeux ouverts, à respirer comme elle le désirait les odeurs entremêlées et les parfums originaux des sexes au-dessus d'elle, à sentir la chaleur et les vibrations particulières qui se dégagent du contact prolongé des peaux... qui, seules, auraient pu suffire à la faire jouir. Keiko, enfin, abandonne son corps à l'orgasme, et c'est entre les lèvres de son amie qu'elle crie son plaisir, relâchant tous ses muscles, effaçant toutes ses tensions, goûtant toute sa jouissance.

Toujours, ils se donnent à fond, aux limites de leurs sens, et ressentent, sans exception, une fatigue importante après leurs activités sexuelles. Le sommeil, ou une forme de torpeur, les envahit, les engourdit, comme s'ils avaient été frappés par l'effet de quelque médicament. Après coup, après une période de repos, ils pètent le feu, ils retrouvent leur insatiable appétence. Ce soir-là, ils sont pris d'une idée, invraisemblable chez eux : après un bref repas, quitte à souper dans la nuit, ils iront dans une discothèque. Les amies, en ce moment presque deux sœurs, se font appétissantes pour les regards étrangers ; elles se maquillent plus que d'habitude et s'enivrent de parfums. L'homme, lui, est plus discret. Peu importe, pense-t-il, la futilité de leur commune envie de danser ; déjà, le seul plaisir de se préparer à la fête les enthousiasme ; et, pendant la soirée, la joie qui les animera les réjouira comme dans un charmant enfantillage.

Le lendemain, en préparant leurs affaires, avant leur départ pour la métropole, Keiko dit qu'elle aimerait perdre du temps dans un *hyaku-en shoppu*, un magasin à prix unique, souhaitant sans doute comparer les babioles, bagatelles et autres colifichets qu'elle y dénichera à ceux qu'elle trouve facilement à Montréal. Elle dit, en faisant sourire ses amis, qu'elle poursuit une étude de présentation graphique du bonheur des pauvres, et qu'elle ne veut pas échapper l'occasion de poursuivre ses travaux (personnels) dans la capitale !

— Allez-vous m'accompagner, demande-t-elle ?

VII

C'est la mi-mai. Depuis quelques semaines, la nature et la ville renaissent. La vie, si longtemps figée dans la neige et le froid, est en effervescence. Il y quelques jours, Keiko a annoncé à Nana et à Jean-Louis qu'elle devait retourner au Japon avec ses parents.

Que voilà donc, pour eux, une incommensurable catastrophe, même si cette perspective avait déjà été évoquée. S’arracher d’un amour en pleine exaltation, pour des raisons qui ne nous appartiennent pas, rend toute déchirure plus cruelle.

Un étrange pacte d’amour les avait tous trois soudés dès l’arrivée de Keiko dans leur vie. Ils se sont unis à elle sans même s’en rendre compte, ils se sont attachés sans compter ni réfléchir ; ils l’ont tout de suite désirée et aimée sans réserve, mais sans angoisse ni arrière-pensées. Ils se sont rencontrés au bon moment, de la bonne manière, avec l’ouverture d’esprit nécessaire. Ils ont vécu des journées mémorables, des moments d’une puissance et d’une intensité exemplaires.

Pour Keiko, la rencontre de Nana et de son compagnon fut un événement encore plus improbable. Elle a dit avoir commencé à les aimer dès le premier jour, après qu’ils lui eurent fait l’amour sans rien attendre en échange. Du haut de l’expérience de sa jeune vie, elle conclut dès lors que Jean-Louis et Nana ne correspondaient pas à un modèle répertorié, qu’ils étaient différents de tout ce qu’elle avait pu tirer dans ses lectures, pu connaître au Japon ou en France (où ses parents furent aussi en poste), et dans les histoires qu’entre filles elles avaient pu se raconter. Elle s’est alors promise, si sa perception n’était pas détrompée rapidement, qu’elle chercherait à aller jusqu’au bout de ses sens avec eux…

Chacun à sa manière, ils ont découvert qu’ils pouvaient donner leurs cœurs et leurs corps sans même y penser, qu’ils pouvaient tout mettre en œuvre pour le plaisir de l’autre sans se poser comme redevable, sans escompter de compensation ni une quelconque contrepartie. La gratuité des gestes dans la liberté.

Au début, Keiko croyait qu’elle pourrait tout faire avec Nana devant le professeur ; elle était sûre que

Nana et Jean-Louis feraient tout devant elle, mais elle craignait de ne pouvoir tout faire avec le professeur devant Nana. Elle croyait alors, étudiante séduite par son aîné – et vice versa – que ses sentiments exigeraient plus d'intimité et elle craignait que Nana s'inquiète de sa passion subite pour son homme. Le hasard est imprévisible et, en réalité, ils firent presque tout ensemble.

• • •

Elle est là depuis quelques minutes ; ils ont les larmes aux yeux et s'emmêlent dans leurs bras. Demain, à la même heure, elle sera déjà à Vancouver. Nana et Jean-Louis voudraient faire l'amour avec elle une dernière fois, mais Keiko derechef influe sur le cours des événements qui les concernent. Depuis qu'ils se fréquentent intimement, Keiko croit qu'elle n'a jamais vu ses amis en train de s'aimer ; elle ne se souvient pas d'avoir eu l'occasion de les regarder de tout son soûl. Elle voudrait repartir avec les yeux et le cœur pleins de la vision de leur amour. Nana et Jean-Louis acquiescent à sa demande ; jusqu'à la dernière seconde, ils l'aimeront en s'aimant. Le spectacle émeut Keiko au-delà de l'imaginable, parce qu'elle se sent dans le corps de Nana, qu'elle en ressent les inflexions et qu'elle profite, en même temps, de son regard et des plaisirs certains qui traversent les membres et la chair de son amie. Sensation étrange qui consiste à la fois à être dedans et dehors et de se voir tout en voyant. Elle les trouve sublimes dans leur lenteur et dans la puissance sensuelle qui se dégage d'eux ; son admiration et son amour pour ses amis et ses complices, pour ses amoureux et ses maîtresse et amant, dépassent le plaisir physique qu'elle tirerait d'attouchements précis qu'elle pourrait s'accorder. Elle préfère se remplir de l'animation devant elle ; elle préfère enregistrer les bruits de corps et de bouches qui sont les leurs. Elle va garder vivant en elle le souvenir du plaisir souverain de Nana qui chante des airs, au moment de ses orgasmes, et les sons si particuliers de Jean-Louis qui a la drôle d'habitude de se mettre à rire ou à pleurer quand la jouissance le surprend intensément…

Quand Nana et Jean-Louis ouvrent les yeux, ils veulent sourire à Keiko, ajouter encore des mots, la presser encore sur leur cœur, verser d'autres larmes tous ensemble, mais elle est partie.

23 NOVEMBRE 2007 — 23 AVRIL 2008

Keiko,
de Jean Yves Collette (1946-),
– roman rédigé entre le 23 novembre 2007 et le 23 avril 2008 –
a fait l'objet d'une édition « papier »
parue le 23 mars 2015
aux éditions de La Grenouillère.

Keiko,
ISBN : 978-2-89668-187-1
© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2009

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org